CITÉ LIBRE

Vol. 1, no 2 Février 1951

SOMMAIRE

Quatre fois l'an **2** 50 cents le numéro

Cité Libre

Vol. 1, no 2 Février 1951

PARTIE REMISE

Notre auditoire est restreint. Admirable avantage pour une revue qui croit à l'échange et veut provoquer ses lecteurs au dialogue.

Ainsi, notre intention de consacrer la présente livraison au problème de la liberté universitaire est déjà connue de notre public. Celui-ci sera peut-être déçu de ne lire dans les pages qui suivent aucun article qui touche à cette question? Qu'il trouve ici nos excuses et notre ferme propos. Ce n'est que partie remise.

La Rédaction

“Cité Libre” confesse ses intentions

Réflexions pour un lecteur perplexe

Cité libre a voulu, dans sa première livraison, s'épargner le ridicule d'un manifeste claironnant. Nous avons cru qu'une revue à peine née, au souffle encore hésitant, avait mieux à faire que d'emboucher la trompette.

Il eût été facile, pensions-nous, d'épingler sur douze pages nos bonnes intentions et de rassembler quelques phrases éclatantes sur l'avenir de l'esprit au Canada. Il nous arriva même de relire, à ce moment-là, trois ou quatre *présentations* fort éloquentes de revues déjà mortes. Leur seul héritage nous approvisionnait pour longtemps d'objectifs à poursuivre et de tâches toujours urgentes. Sur les chantiers de l'action, chaque génération se retrouve à pied d'œuvre et la tentation est forte, mesurant d'un coup d'œil la besogne à faire, d'annoncer tout haut des projets pharamineux. Mais nous décidâmes, réflexion faite, que le procédé convenait mal à nos dispositions.

Car si l'urgence des tâches actuelles nous impressionne, leur complexité nous saisit davantage. Nous sentons partout, sous nos pas, le piège de l'idée générale et de la fausse certitude. Ces craintes, on en conviendra, se seraient mal accommodées d'un manifeste gonflé d'assurance et de simplifications grossières. Nous en distinguions d'avance l'échec et surtout l'imposture. Bref, sur l'abîme qui sépare nos rêves de la réalité, nous refusions de jeter ce pont illusoire, cette passerelle de papier.

Cité libre et ses collaborateurs ont préféré se mettre à l'œuvre sans fanfare et sans délai.

Mais voici maintenant que nos lecteurs prennent la parole à leur tour. Dans notre pays d'ordinaire sans écho, c'est une surprise très agréable. Chaque copie de la revue nous a valu des commentaires. Mais que disent nos lecteurs? Ils répètent tous,

l'un après l'autre, que nos explications liminaires furent trop brèves, incomplètes, insuffisantes. A leur avis, il manquerait par trop de précisions au chapitre de nos origines. Ils veulent savoir qui nous sommes, ce qui nous réunit et pour quelles fins. Ils nous somment, très amicalement d'ailleurs, de produire notre acte de naissance et de confesser nos intentions.

Nous le ferons donc. Avec modestie, simplicité, sans trahir les motifs de silence que je viens d'exposer.

* * *

Qui nous sommes? Une page de la couverture l'aura révélé déjà aux lecteurs de la présente livraison. Mais que disent ces quelques noms de collaborateurs réguliers? Rien, sans doute, aussi longtemps que nous n'avons pas défini le dénominateur commun qui les rassemble. Et c'est bien là notre difficulté.

J'imagine toutefois que pour tourner l'obstacle, une chronique de nos débuts ne serait pas inutile.

Nous travaillons ensemble depuis janvier dernier, non pas tant à la fabrication d'une revue qu'à l'élaboration d'une pensée commune sur un certain nombre de problèmes. Et quand je dis d'une pensée, je dépasse déjà la réalité. C'est une méthode, surtout, que nous avons recherchée jusqu'ici. Nous voulions d'abord établir qu'une dizaine de camarades pouvaient travailler ensemble, utilement, *à situer nos problèmes.*

Cela, je m'en rends compte, peut sembler très abstrait au premier abord. Mais qu'on y réfléchisse un peu.

Notre génération vient de se livrer pendant dix ans, avec enthousiasme, à toutes espèces d'explorations. Je ne parle pas seulement de voyages mais tout aussi bien d'aventures spirituelles. Tel camarade a plongé très loin dans les problèmes de l'art. Tel autre a exploré les horizons politiques, dépassant de beaucoup la pensée courante sur les divers systèmes et leurs mérites respectifs. Plusieurs se sont engagés dans le mouvement ouvrier, trouvant là un emploi utile et une efficacité certaine. S'il fallait la faire complète, cette énumération serait beaucoup trop longue.

Mais presque tous, on peut l'affirmer sans crainte, ont subi au cours de leurs expériences, des transformations profondes, dont les plus importantes, sans aucun doute, se situent au niveau de la pensée religieuse. Leur christianisme, souvent traditionnel et implicite, s'est violemment décanté. D'une conscience tranquille, somnolente ou seulement occupée de fautes personnelles, ils sont passés brusquement à un état de veille, de doute, parfois de révolte. Ils ont compris soudain que leur petit monde bucolique craquait de toutes ses solives sous la pression formidable du temps qui change et des pensées hostiles. Ils ont trouvé aussi à l'intérieur de l'Église des forces bouillonnantes, à l'œuvre contre

certains préjugés qu'ils tenaient jusque là pour certitudes. Puis, entrés dans le mouvement de rénovation, convaincus qu'il fallait parer aux catastrophes imminentes, ils se sont heurté la tête aux vieilles solives à demi pourrissantes mais dures encore suffisamment pour contusionner bien des fronts.

Puis l'inquiétude intellectuelle les a conduits à son tour sur des sentiers neufs. Il n'est pas exagéré de dire que notre génération a revisé l'enseignement qu'elle recevait. Elle s'est rebiffée plus que les précédentes contre la discipline des manuels. Elle n'admet plus d'emblée les cadres trois fois centenaires qu'on lui impose. Et le souci de remettre en question, de pousser plus loin, de repenser, de refaire, la travaille beaucoup plus qu'il n'a préoccupé nos aînés.

Qu'on observe seulement comme elle se porte d'instinct, cette génération, contre les systèmes acceptés; comme elle réagit au nationalisme de ses maîtres; comme elle proteste contre certaines méthodes en vigueur dans l'enseignement et contre l'influence de notre tradition culturelle. Mais cette révolution dans la culture, dont elle rêvait au sortir de la guerre, tourne un peu court, en 1950, devant une réaction toute-puissante. Les manuels de philosophie n'ont pas changé; nos artistes et nos écrivains peinent pour vivre et souvent se conforment; nos journaux sont remplis d'âneries; nous sommes toujours menacés par un dogmatisme dur à vaincre, qui n'a rien de chrétien ni de vivant.

Et sur le plan de l'action sociale, le même phénomène se répète. Nous disions, voilà cinq ans: "Le capitalisme est mort, système désuet". Nous rêvions d'unité syndicale, nous bazardions la confessionnalité. Nous n'en finissions plus de liquider certaine tradition nuisible de séparatisme spirituel et de ghetto chrétien.

Et je pourrais citer encore l'exemple des jeunes peintres qui juraient pendant la guerre de crever de faim pour leur conception de l'art et de la vie artistique. Ils y croient encore. Mais leur voici femme et enfant, et le moment vient d'endurer la faim au nom de leurs principes.

Cinq ans plus tard, nous sommes tous aux prises avec une réalité concrète qui résiste férocement. Sommes-nous résignés? Préparons-nous un retour en arrière? Sûrement pas.

* * *

Mais, nous l'avouons sans peine, le choc de nos rêves et de cette réalité fait de nous tous des insatisfaits. Ceux qui ne nous aiment pas disent: des mécontents. Nous leur concédons le terme, pourvu qu'il désigne l'opposition foncière au désordre établi et non pas quelque ambition déçue d'ordre personnel. Car, insatisfaits, nous sommes quand même heureux et nous ignorons l'aigreur.

Mais voici où se glisse une confusion dangereuse. Cette insatisfaction commune, de même qu'un certain esprit de révolte assez généralisé, nous donnent trop souvent l'illusion d'un accord unanime sur les fins à poursuivre, alors que cette unanimité n'existe pas en fait. Et c'est là peut-être le plus grave des dangers qui nous menacent. Car un sentiment très vif peut bien rassembler les esprits dans la protestation; il suffit rarement à concerter une action efficace. Il engendre souvent, au contraire, des malentendus désastreux.

Mon camarade peintre, par exemple, je comprends qu'il place les problèmes de son art au premier rang de ses préoccupations. Mais qui fera la synthèse entre ses aspirations de peintre et les miennes de syndiqué? Le jeune professeur qui pleure sur la servitude universitaire, je pleure avec lui. Mais il rêve peut-être d'une université "tour d'ivoire" que toutes mes convictions ouvrières réprouvent avec violence. On connaît les trois personnages de Chesterton qui s'unirent pour jeter à bas un réverbère défectueux mais qui se déchirèrent ensuite mutuellement dans l'obscurité, faute d'un accord préliminaire sur la façon de le remplacer.

De même, nous semble-t-il, l'effort tout entier de notre génération peut porter à faux, s'égarer sur des routes divergentes, à moins que nous ne tentions au plus tôt un rassemblement plus rationnel. Bien pis, les plus graves divisions commencent déjà à s'établir entre divers groupes de militants parce que cet effort de pensée n'a pas encore été accompli.

C'est donc à cela, d'abord, que notre équipe veut travailler: situer les problèmes; préciser nos objectifs d'action.

Nous nous réunissons donc sans procédure, comme des amis que nous sommes. Mais pour autant que des tendances diverses existent dans notre génération, la plupart sont représentées chez nous. *Cité libre* professe une sainte horreur du caporalisme et de l'uniformité.

Les premiers mois de notre travail ont passé très vite. Nous apprenions à nous connaître, à assimiler celui-là qui a couru l'Asie sac au dos et qui ne pense pas comme nous sur la Chine, du reste à bon escient; à respecter celui-ci, plus jeune de quelque six ans, dont l'expérience religieuse diffère en tout de la nôtre; à comprendre cet autre qui a milité dans l'Action catholique et ce ce quatrième qui vit toujours au bord d'un poème. Car nous ne réunissons pas des esprits mais des hommes.

Puis nous nous sommes attaqués successivement à divers problèmes, dont les articles publiés ici donnent aux lecteurs une idée bien précise. Ces articles, nous voulions qu'ils fussent le reflet d'un certain esprit, d'une certaine méthode. Nous n'en acceptons le plan qu'après de longues discussions, quand il nous paraît que l'équipe a dépassé le préjugé pour entrer dans la vision directe

et droite qui seule révèle la vraie nature des choses. Nous les voulons aussi constructifs, c'est-à-dire capables de rassembler autour d'un point de vue tous ceux qui souhaitent donner à leur insatisfaction une orientation tangente. (Les autres, ceux qui tournent autour d'eux-mêmes dans une aigreur méprisante, ceux-là aussi qui cultivent le *geste* de la révolte et qui négligent l'*action* efficace, ne se reconnaîtront jamais dans nos pages.)

* * *

Tel est donc notre travail, à la fois modeste et très ambitieux; telle est la raison d'être de l'équipe.

Ai-je besoin d'ajouter que je ne saurais faire ici aucune profession de foi au nom de mes camarades? Sans doute avons-nous une foi commune. Nous partageons certes plus d'une idée et déjà un tassage s'opère à la faveur de nos réunions. Mais avant de crier sur les toits notre unanimité, sur quelque point que ce soit, nous l'aurons au préalable explicitée entre nous.

De cette équipe à la réalisation d'une revue, le lien est facile à saisir. L'expérience que nous faisons ensemble, n'est-il pas très naturel que nous voulions la partager avec un certain nombre de lecteurs? Puisque nos objectifs sont aussi larges, puisqu'ils n'ont rien d'hermétique, la chance n'est-elle pas bonne qu'ils intéressent nos camarades, au-delà d'un groupe restreint? Nous l'avons cru et la distribution du premier numéro a largement confirmé nos prévisions.

Mais il était non moins naturel que la parution de *Cité libre* heurtât de face un certain nombre de préjugés, un nombre encore plus grand d'habitudes invétérées.

Par exemple le préjugé du grand chef. Nombre de lecteurs ont prédit à mi-voix que l'expérience n'irait guère loin, parce que la revue ne comptait pas, parmi ses collaborateurs, la personnalité prestigieuse et transcendante capable de s'imposer à une équipe, à un public, à la confiance du grand nombre. Nous n'avions pas de Mounier, de Sartre ni de Camus; notre œuvre était donc promise à la plus totale déroute.

Comment dire qu'à nous, cette pensée n'était même pas venue pendant les six mois de nos préparatifs? Nous croyons tous à la communauté. Nous croyons à la vertu propre du travail d'équipe. Eussions- nous compté parmi nous le "chef" imaginaire que nous nous en serions méfiés comme de la peste, trop instruits de la paresse spirituelle où l'autoritarisme de certains leaders nous a maintenus à travers notre histoire. Et si j'ai accepté pour ma part d'exprimer à l'occasion les avis de l'équipe, de diriger démocratiquement le travail du groupe, c'est au même titre et dans le même esprit où Jean-Paul Geoffroy assume l'administration.

Mais quand on y pense bien, on peut greffer sur l'objection précédente un doute encore plus sérieux. Nos lecteurs n'y ont pas manqué, qui déplorent l'absence d'un maître dans notre équipe. Ceux-là s'inquiètent de nous voir aborder sans guide la complexité de problèmes humains très délicats. Ils se méfient de notre aventure; certains vont même jusqu'à nous refuser tout crédit et tiennent pour condamnée d'avance une recherche où, d'après eux, nous remplacerons fatalement la compétence par de bonnes intentions.

C'est sûrement l'objection qui nous touche le plus et l'équipe se l'est formulée à elle-même au tout début de son entreprise. Il s'en est même fallu de peu, à certains moments, qu'elle ne tuât dans l'œuf notre initiative.

Oui, nous savons comme il est difficile chez nous d'approfondir un problème, précisément parce que nous avons tenté de le faire. Le danger du ressassage, de l'à peu près, nous le connaissons bien. A chaque pas, dans notre travail, nous constatons l'absence d'un spécialiste vraiment au fait de telle ou telle question. Nos tentatives, actuellement, aboutissent le plus souvent à la liste désespérante des compétences qui nous manquent, des questions jamais abordées, des solutions laissées en friche par la plupart de nos prédécesseurs.

Il serait donc très facile de quitter la partie. Ce ne sont pas les motifs de découragement qui nous manquent, ni les excuses "nobles" d'honnêteté intellectuelle et de souci de la perfection. Nous aurions pu constituer de *Cité libre* une livraison unique, toute remplie d'une démonstration prouvant qu'il est impossible, au Canada français, de rédiger une revue vraiment sérieuse.

Mais nous avons cru meilleur de tenter le coup. Nous avons pensé que toutes les générations retrouveraient indéfiniment devant elles la même montagne d'obstacles à moins que tour à tour chacune ait l'audace de la grignoter un peu. Plutôt que d'ergoter sur nos faiblesses avec des airs supérieurs ou désespérés, nous avons résolu de nous mettre à l'œuvre, quitte à souffrir les tous premiers de nos évidentes insuffisances.

Non, l'équipe de *Cité libre* ne compte pas de maître en son sein. Mais cela ne nous est pas nouveau; nous sommes une génération sans maîtres. Nous en prenons notre parti, confiants que nos lecteurs finiront par en faire autant.

L'aveu est de taille et nous en sommes pleinement conscients. Mais il fera comprendre encore mieux l'importance que nous attachons à l'idée communautaire et la confiance nécessaire que nous faisons aux ressources du travail d'équipe.

Cité libre est une communauté, sur tous les plans.

Personne ne possède la revue. J'en puis résumer le fonctionnement administratif en cinq lignes. Tiré à 500 exemplaires, notre premier numéro nous coûtait 250 dollars. Les dix collaborateurs

réguliers ont misé chacun 25 dollars et sont rentrés dans leurs fonds en distribuant cinquante exemplaires à 50 cents. Les administrateurs de carrière souriront; nous sourions aussi. Mais si la deuxième opération devait nous coûter à chacun quelques dollars, nous estimerions tous qu'il en valait la peine pour créer *Cité libre*.

D'autres lecteurs encore s'inquiètent de notre faute à paraître régulièrement. Nous aussi. Mais si vous attendez six mois notre deuxième livraison, la raison en est très simple. C'est que nous n'avions pas réussi à dire, comme nous voulions, les choses que nous avions entrepris d'exprimer. Et plutôt que de publier un numéro qui n'eût marqué aucun progrès sur le premier, nous avons préféré attendre. Nous sommes sans remord, prêts à recommencer. Car notre seule promesse touche le chiffre quatre, qui fixe le nombre de livraisons au cours d'une année; de celui-là nous promettons de ne pas démordre. Quant à la régularité, elle restera toujours soumise à l'intérêt des articles, ce qui ne nous empêchera pas toutefois de l'améliorer avec le temps.

* * *

Et me voici au dernier point que cet article doit toucher: la part du lecteur.

Si j'accepte d'en traiter ici, c'est évidemment qu'elle est très grande. *Cité libre* est la revue de ses lecteurs, non pas celle de ses collaborateurs. Nul d'entre nous ne veut "se voir écrire", au sens où l'on dit parfois: "s'entendre parler". Notre travail n'a de signification que partagé, relié à notre auditoire. Et cet auditoire, justement, nous le voulons actif.

Il ne s'agit pas seulement, bien entendu, d'inviter nos amis à cette participation classique de tout lecteur de revue, qui consiste à rédiger ses impressions, les faire tenir aux auteurs, ou soumettre soi-même un texte à l'occasion. Cette invitation va de soi.

Mais *Cité libre* voudrait garder avec ses abonnés un contact beaucoup plus étroit. Nous rêvons de rencontres qui soient en même temps des séances de travail; nous voulons qu'une partie de nos lecteurs, tous ceux qui en ont le loisir, travaillent activement à l'élaboration de chaque numéro. C'est pourquoi notre liste d'abonnés renferme des indications insolites; après chaque nom s'y trouve inscrit le métier du lecteur. Ainsi, dès cette année, nous espérons convoquer autour de *Cité libre* des réunions d'abonnés. Nous voulons les consulter, compte tenu de leurs compétences respectives, sur les numéros spéciaux que nous préparons. Nous voulons leur soumettre des programmes, des problèmes particuliers, voire des textes, afin que l'orientation générale de la revue dépasse de très loin les cadres de notre équipe, afin que puisse s'exprimer dans nos pages l'opinion la plus large et la plus vivante.

* * *

Voilà donc ce qu'il y avait à vous dire. Le lecteur est-il moins perplexe? C'est désormais à lui de s'en ouvrir et de faire connaître à tous, par le truchement de la revue, son accord ou son désaccord.

Gérard Pelletier

Jeunesse de l'homme

Sans nous arrêter à l'esprit de démission apocalyptique, qui prend le deuil de l'homme et du monde à chaque grande crise et que les restaurations humaines, éclatantes d'originalité créatrice, confondent régulièrement; sans qu'il soit même nécessaire de réfuter le behaviorisme fixiste de la tradition moraliste, qui rend compte d'un homme irréparable, vieux, fini d'avance et situé hors de toute possibilité d'achèvement, il suffit pour dégager la jeunesse de l'homme de sa gangue d'iniquité et des apparences horribles de l'histoire et du quotidien, il suffit d'ouvrir l'Ecriture là où Adam reçoit les bénédictions de son évolution, puis de mesurer la distance qui nous sépare encore des accomplissements de la mission adamique, laquelle, dans l'ordination des puissances humaines à Dieu, est d'occuper la terre, de la cultiver, de nommer les créatures et d'exercer une domination universelle. Mais, dira-t-on, ces promesses datent d'avant la chute et la malédiction les a remplacées. Non, elle ne les a pas remplacées: la malédiction s'est insérée dans la plaie d'une nature troublée, faussée, mais capable de recevoir par cette entaille même la greffe transformante et surélevante de la grâce capitale. Les promesses terrestres n'avaient pas été abolies: la Genèse les répète à Noé, récapitulateur intermédiaire de l'homme et dont le nom signifie consolateur de Dieu; les ayant entendues, dans le soulagement de l'alliance, Noé s'enivre bienheureusement des premiers fruits de ce monde innocent qui, affirme la Sagesse, travaille pour les justes. Si le nombre nous a rapprochés du terme de notre mission, nous sommes encore bien loin d'une authentique domination humaine, de l'aménagement raisonnable et de l'enracinement général, conscient et hiérarchisé.

Mais là où la jeunesse de l'homme apparaît le mieux, avec une exaltante et comblante clarté, c'est dans la confrontation au Christ

de notre salut. Car le salut nous est donné selon un mode d'incarnation, c'est-à-dire dans la chair et dans le temps. Infiniment plus fils de Dieu qu'Adam, incomparablement meilleur consolateur que Noé, le Christ est en outre fils de l'homme. Ainsi la réalisation parfaite de l'idée divine, c'est en nous qu'elle a lieu, c'est dans notre temps qu'elle s'opère. Du fait du Christ nous subissons une mutation plus excellente que la création elle-même et que le plan de l'évolution originelle. Nous voilà charnellement parents de l'archétype humain: l'aîné de Dieu est notre frère. Nous possédons en pleine réalité notre commencement et notre fin. Or, si dans le Christ le mystère abonde comme dans le Père et le Saint-Esprit, l'humanité aussi surabonde. Cette âme est semblable à la nôtre; ce corps est vraiment le fruit de notre terre et le rejeton de nos corps. L'homme Jésus prophétise donc vitalement sur notre esprit nos ineffables affinités surnaturelles, et sur notre chair et sur la matière dont nous sommes constitués l'inouï de leurs aptitudes spirituelles. Ces prophéties de présence, de chair et de sang, qui concernent la totalité de notre destin et de la destination du monde, nous installent à une distance autrement longue de l'accomplissement des premières promesses, contrats jamais résiliés. Le nouvel hiatus est d'ailleurs d'un autre ordre: il comporte toute la différence entre une fin terminale et une fin de consommation. L'homme que propose le Christ est un homme parfait, aux puissances en juste harmonie, unifié dans l'acte, constitué en nature selon une transparente et immédiate ordination à Dieu. Nous sommes face à l'adulte intégral, à celui dont la croissance éternelle dans les complaisances du Père a eu lieu ici-bas sans le moindre attardement du corps ou de l'esprit et a produit cette rigoureuse et souple simultanéité d'existence, cette adorable disposition de soi, cette possession substantiellement assurée de sa propre personne, cette santé sept fois bonne dont la vertu s'irradiait comme d'elle-même en perpétuelles guérisons, ce pur amour de la vie qui a multiplié les biens terrestres et rendu les morts aux mortels vivants. Tout cela est exemplaire et sollicite notre humanité au point que cela est plus nous-mêmes que nous-mêmes.

Qu'est-ce à dire? Le Christ, il l'a déclaré, n'est pas venu nous arracher au monde; il nous replace et nous lance dedans, en nous laissant la substance de ses perfections telle une inauguration au sein de l'espèce. Nous retrouvons l'analogie de la mutation: les caractères apportés par le Sauveur nous sont acquis; ils créent en nous un état de plus haute tension; ils entreprennent une guerre pour l'intégration et la consommation personnelle et sociale en gloire, et non pas un conflit de dédoublement. Selon nos relativités, compte tenu des frontières creusées par le péché originel et des obstacles du mystère d'iniquité à l'œuvre parmi nous, nous devons aller à la limite des perfections du Christ, à l'extrême de

ses implications humaines. Car l'économie entière du destin est telle: deux implicateurs enferment la totalité: ce qu'entreprend Adam, ce qu'accomplit le Verbe incarné est toujours spécifique et laisse derrière soi un résidu de futur qui attend avec l'avidité des abîmes de l'être notre être, notre existence, nos incarnations. Puisque Dieu respecte le jeu des causes secondes déclarées très bonnes à la création et s'y complaît, nous aussi nous sommes respectés en chacune de nos dimensions, y compris le temps essentiel; si au point de vue de l'énergétique évolutive l'Incarnation constitue pour l'homme, délégué de la création, une inépuisable hauteur de chute, pleinement garantis contre la fatalité entropique, nous ferons notre temps de concert avec un univers inséparable de nous parce qu'il a reçu sa part d'espérance et attend sa rénovation en cieux nouveaux et en terre nouvelle.

Mais ce salut qui nous est arrivé dans le temps, comment nous a-t-il trouvés, à quel moment de lui-même l'homme l'a-t-il reçu? Tardivement, a-t-on dit. On a même identifié la plénitude des temps à une sorte d'accumulation critique du mal, ce qui suppose un homme rendu au bout de soi, prêt aux dégénérescences spirituelles et charnelles d'une ultime sénilité.

Mais l'histoire émergeait du silence antérieur quatre mille ans plus tôt seulement, Abraham avait reçu sa vocation deux mille ans à peine auparavant, le Sinaï, sa fruste loi et ses particularismes dataient d'environ douze cents ans, les grands prophètes se faisaient encore entendre il y avait cinq ou six siècles, et le Christ proposa sa vérité vivante à une ambiance aux brefs horizons provinciaux, aux mentalités voilées d'anthropomorphismes opaques et à peu près figées dans la solution légaliste, et il fut mis à mort par des gens qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Tout se passe dans un canton de l'enclos juridique romain, en un coin obscur d'une civilisation débordante d'enfantines barbaries. Des océans de déserts meublés de quelques oasis sauvages entouraient les rives privilégiées de la Méditerranée et il fallait courir aux extrémités de la terre avant de rencontrer un foyer humain au moins comparable.

Les prodigieuses intuitions intellectuelles et le merveilleux outillage rationnel du monde méditerranéen ne doivent pas faire illusion: ses carences religieuses, philosophiques, scientifiques et sociales abaissent singulièrement son pôle, que les résistances énormes de l'ignorance moyenne rapprochent encore d'un horizon enfantin. D'une part l'homme du temps apparaît très inégalement développé, à la manière des enfants prodiges; il n'est pas étonnant que les anciens aient poussé si loin les choses dans le domaine de l'intelligence pure: n'est-ce pas ce qui est premier en nous, la raison n'est-elle pas notre différence spécifique et notre facteur naturel d'évolution le plus riche et le plus impatient? D'autre

part, les masses d'alors semblent avoir à peu près l'âge de raison. L'homme est juste assez homme pour recevoir le Messie, chez un peuple choisi, spécialement et jalousement éduqué, ne l'oublions pas.

Si Jésus a confié aux simples plutôt qu'aux habiles les secrets de son message, c'est qu'ils étaient — et sont toujours — la meilleure approximation des équilibres de l'adulte complet. En leur ordre donc ils réalisaient la première plénitude humaine susceptible de subir au contact du Christ la dilatation adulte dans le Saint-Esprit. A la dernière cène, Jésus dira lui-même aux apôtres qu'il a encore beaucoup de choses à leur apprendre, mais qu'ils ne les peuvent porter avant que ne soit commencée la pédagogie de la Pentecôte. Saint Paul donnera du petit lait à ses fidèles. Mais ce breuvage léger enivre à jamais les plus forts. Mais ce qui a été proféré, étant vie divine et ayant été dit à de géniales et saintes simplicités, la maturité des explications futures est inscrite en elles; par les expériences de ses saints et les recherches de ses docteurs, l'Eglise ne cesse pas d'actualiser en concience et en forme le dépôt révélé.

Aujourd'hui, où en sommes-nous vis-à-vis de l'ensemble des promesses? Près de vingt siècles après le Christ, l'homme n'a pas encore terminé l'exploration et l'inventaire de la planète, il n'a pas encore rempli la terre, il commence seulement à la meubler rationnellement et non plus en improvisateur; à côté du civilisé survivent encore les descendants intacts de ceux qui glissèrent, hier, au regard des âges sidéraux et des périodes géologiques, les premières pièces humaines dans le dossier terrestre et qui attendent de nous l'information fraternelle du salut initial; il n'y a pas trois siècles que l'homme a radicalement renouvelé ses techniques par l'utilisation des énergies concentrées et il vient de donner ses premiers noms vrais à la matière, en lui arrachant ses secrets destructeurs; il se libère de mieux en mieux des servitudes physiques et l'économie l'étrangle; il découvre la cohérence de l'univers, il précipite le perfectionnement de ses sciences, expérimente l'absurde, se divertit presque unanimement dans l'enfantillage et raffine sa cruauté; il s'explore lui-même, met à jour les racines de ses liens avec la matière, étend le champ de sa conscience jusqu'aux sources de ses déterminismes internes, cerne de plus près sa liberté, localise mieux sa responsabilité morale, tandis qu'il assigne aux masses dix ans d'âge psychologique, se débat toujours dans le malentendu dualiste et s'environne des peurs et des compensations multiformes de ses tabous; la réflexion esthétique s'épanouit et la laideur se généralise; la recherche théologique et philosophique entreprend un nouvel effort d'intégration, tandis que l'atmosphère anthropomorphique continue de brouiller le ciel religieux et le juridisme de troubler l'optique ontologique; de

même que jadis l'affranchissement avait rendu à l'homme l'esclave et le serf, complément de l'intuition personnaliste — la démocratie lui lègue l'imbécile mystérieux dont il ne sait encore quoi faire et qui couvre la vie contemporaine de ses stupidités massives; l'intuition communautaire, en sa passion pervertie et systématisée, répand sur lui le prochain comme une marée anonyme et le presse d'inventer, au seuil de terribles conflits, un nouveau style de vie.

Ces contradictions ne sont-elles pas toutes des signes de jeunesse et d'extrême vitalité? Sur ses divers plans, le désordre de nos retards et de nos progrès apparaît cependant polarisé par la totalité et l'unification des biens intérieurs et extérieurs, orienté dans le sens d'une personnalisation en communion, d'une conscience et d'une domination, dont la profondeur et la souveraineté nous sont encore inimaginables, mais que nous insinuent de nombreuses perspectives et par-dessus tout le Christ du Résumé. Certes l'Adversaire poursuit son incarnation à rebours: on reconnait ses progrès à une certaine densité de l'erreur et de la mauvaise foi, à une certaine qualité du péché. C'est lui le principal responsable des horreurs crucifiantes de notre croissance. Mais oserait-on affirmer que le mal assumé par l'homme approche déjà des prodiges qui pourraient, si possible, séduire les élus? L'Antéchrist n'aura rien d'un enfant. Et le saint qui accueillera la Parousie sera un homme formidable.

Jean LE MOYNE.

Le cinéma canadien: illusions et faux calculs

Nour parlions du cinéma canadien: "Il nous vient des films de France qui sont beaucoup pires que les nôtres", me dit mon interlocuteur. Ainsi, ne vous en faites pas, en cherchant bien parmi lés productions françaises, (et je vous conseille aussi quelques coup d'œil du côté d'Hollywood) vous trouverez toujours de quoi vous consoler du dernier film canadien. Cependant, si vous vous souvenez des paroles qui ont annoncé l'avènement du cinéma canadien, vous resterez songeurs. Il nous semblait alors que nous allions assister au lancement d'une vaste entreprise d'apostolat... cinématographique. Le Canada français, pays béni, offrait, à cause de sa situation privilégiée aux points de vue géographique, ethnique et surtout religieux, toutes les chances de succès à cette croisade. Enfin le monde allait connaître un centre de production catholique qui ferait concurrence à Hollywood, à Londres, à Paris. "Héritier de la vieille France dont il a conservé intacts, dans le Québec, les traditions, le droit et le langage, le Canada est appelé à jouer un rôle de premier plan sur le terrain du cinéma. Point géographique de jonction entre les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, il est le sol idéal à mentalité chrétienne où peut s'établir la Centrale Cinématographique indépendante qui permettra la création des films de valeur, tant au point de vue technique qu'au point de vue spirituel. Dans le monde entier, on souhaite une pareille initiative. En France, en Belgique, en Hollande, en Irlande, en Suisse, au Portugal, en Espagne, dans les pays vaincus où renaît un christianisme épuré et conquérant. Aux Etat-Unis, au Mexique, dans toutes les républiques sud-américaines. Dans nos missions d'Asie et d'Afrique, dans maints pays du proche Orient, une même préoccupation se fait jour. Il nous faut agir sur le terrain du Cinéma, non seulement en matière d'enseignement, mais

il faut pénétrer le film tout entier d'un esprit nouveau. C'est au Canada — s'il plaît à Dieu — que reviendra l'honneur de prendre la tête de cet important mouvement. ...N'avons-nous pas avec nous Dieu lui-même et la sympathie agissante de l'Eglise? Question d'énergie et de persévérance, question de foi aussi, dans notre idéal partagé déjà par une foule d'âmes d'élite."[1]

Quelquefois on pouvait même avoir l'impression que sans le cinéma, c'en était fait du christianisme: "toute doctrine qui prétend s'imposer au monde devra se servir du film... L'Evangile n'échappe pas à cette Loi (*sic*). Sans le concours du Cinéma, (sic), il est impossible aujourd'hui qu'Il (*sic*) puisse maintenir sa bienfaisante emprise sur le monde."[2]

Malgré tous ces beaux sentiments, qui ne manquaient pas de nous toucher, il y avait bien quelques moments de gêne: quand par exemple, dans une brochure, à la même page, nous pouvions lire des éloges "sans réserves" d'une compagnie de distribution cinématographique, d'un organisme de production et enfin une conclusion sur le catholicisme, force internationale. Ou encore, quand dans un article, où il avait été question du Christ, de l'Evangile et des bienfaits apostoliques du cinéma, et signé par un homme dont on savait qu'il était l'employé d'une compagnie bien identifiée, nous trouvions une péroraison comme celle-ci: "Mais le cinéma chrétien n'est pas l'œuvre d'un homme, ni même de quelques hommes! S'il suppose l'esprit d'équipe chez les meneurs de jeu, il suppose aussi la collaboration de tous pour la fondation et le lancement de l'immense programme qui est le nôtre. Dieu le veut! le Pape le veut! l'Episcopat le veut! les peuples l'attendent... Lecteur, n'est-tu pas convaincu toi-même? Viens avec nous! Ecris-nous, apporte ta pierre à l'édifice."

Personne ne se scandalisera de ce qu'on ait songé, à la fin de la dernière guerre, à tirer profit des prétendus avantages que présentait le Canada pour la production cinématographique. Encore moins si cette intention fut motivée principalement par le désir d'apporter au public des cinémas une production plus intelligente et plus conforme aux valeurs chrétiennes que ne le sont les films couramment distribués.

Cependant, dans les esprits, deux idées reviennent constamment: confusion et échec.

Dès les débuts de l'entreprise, on s'expliquait mal cette publicité où se confondaient les appels à la croisade, les perspectives internationales, les demandes de fonds, et les projets grandiloquents au nom du Christ. Il semble toujours étrange de voir une com-

---

[1] Aloysius Vachet, *Le Devoir*, 5 septembre 1946.
[2] *Idem*, *Catholicisme et Cinéma*, Edit. de Renaissance-Films Distribution Inc., page 5.

pagnie limitée, où se mêlent les intérêts les plus disparates, s'organiser au cri de "Dieu le veut, le Pape le veut, l'Episcopat le veut."

Depuis, d'autres efforts se sont manifestés. Plus soutenus et, semble-t-il, plus réalistes aussi. Au jour de la naissance du cinéma canadien, à l'hiver de 1946, on avait souvent l'impression que la littérature qu'on nous servait, comme les projets annoncés, étaient légèrement inflationnaires. Ainsi on mentionnait comme une possibilité immédiate "des installations (qui seraient) un des ensembles les plus parfaits du monde, capable de rivaliser avec honneur avec quiconque." (*sic*) Ces installations n'ont jamais existé que dans le journal et dans l'imagination naïve des actionnaires; et celles qu'on annonçait comme temporaires n'ont accouché depuis que de trois films.

La seconde entreprise fut menée dans un autre ton. Beaucoup moins de fanfare publicitaire ou pieusarde. Pas de projets grandiloquents. En somme plus de réalisme et de froide économie dans les installations. Résultats à date: six films. Mais si cette seconde entreprise de production cinématographique semble avoir été mieux gérée et offrir actuellement des chances de succès, cela ne nous permet pas plus cependant, en considérant l'ensemble de la production canadienne, de conclure à la réussite. Certains pourraient peut-être soutenir que du point de vue industriel, le cinéma canadien est en bonne voie d'établissement; mais du point de vue cinématographique ou artistique, les films produits n'offrent pas la moindre promesse. Je ne voudrais pas sur ce sujet être inutilement dur. Inutilement: c'est-à-dire quant à la vérité et aussi quant à l'efficacité. Je ne dis pas que ces films prouvent qu'il n'y a pas d'espoir; mais bien qu'ils ne présentent aucun élément prometteur.

Ni dans leur scénario, ni dans leur réalisation, ces films n'offrent le moindre intérêt artistique. Inutile de dire que les préoccupations spirituelles des débuts se sont toutes exprimées dans la publicité et que les films n'en sont pas du tout encombrés. Très souvent le scénario n'est qu'un prétexte. Dans les "musicals" américains, on bâtit une faible histoire au cours de laquelle on insère des numéros de chant ou de danse. Les films canadiens souvent ne nous présentent qu'une série de clichés panoramiques au cours de laquelle se déroule une intrigue banale. Ainsi "Le Père Chopin" (maintenant devenu l'aïeul), "Lumières de ma ville", "le Gros Bill" et "Son Copain" qu'on a présenté en première a Montréal, au mois de novembre. Intrigue facile et à peine esquissée. Personnages sans aucune profondeur. Somme toute, scénario tellement vide qu'on en sort constamment. A la moindre occasion, on s'échappe du scénario pour rejoindre la grande nature des cartes postales même au risque de faire languir le spectateur.

Jacques, à Paris, a sauté dans un avion à la poursuite d'Hélène, la femme qu'il aime, que "son copain" a mystérieusement fait monter sur un avion précédent à destination de Montréal. Arrivée rapide à Montréal, taxi... puis randonnée touristique à travers la ville où Pierre peut à loisir admirer tous les édifices de la rue Sherbrooke, y compris la Sun Life, tout en se rendant chez la "police montée". Plus tard, il réussit finalement à retrouver Hélène derrière les barreaux, accusée de meurtre. A la porte du cachot, "son copain", qui toujours à l'insu de Pierre était "monté", voyant sa surprise et son émotion, lui souffle à l'oreille: "Va m'attendre au Pont Jacques-Cartier". Nous aurons ainsi plus tard l'occasion de voir la ville de Montréal du Chalet de la Montagne, et plusieurs milles d'une vigoureuse rivière par laquelle Pierre et Hélène, en canot, fuient vers la frontière américaine. Disons, en passant, que "Son copain" n'est sûrement pas le meilleur film canadien. En plus d'être mauvais, il se prend au sérieux.

Dans certains films le scénario offre plus d'intérêt. Citons par exemple "le Gros Bill", "le Curé de Village", ou "Séraphin". Mais il arrive alors qu'ils n'offrent que peu de qualités cinématographiques. Certains thèmes et personnages de Robert Choquette ont été assez travaillés pour qu'il en passe nécessairement quelque chose à l'écran. Mais le scénario présente alors beaucoup plus l'allure d'une série radiophonique que d'un film. Ainsi la mise sur film du "Curé de Village" ne donne pas beaucoup plus que le spectacle radiophonique vu du studio. Cela dépend beaucoup aussi de la direction, sans doute. De même pour "le Gros Bill". Ce scénario, sans pouvoir rivaliser avec "Odd Man Out" ou "le Voleur de Bicyclette" offrait quand même un point de départ intéressant. Mais on en a fait un film grossier où se mêlent quelques fatuités techniques, des paysages et des scènes de folklore inutiles, des répétitions prétendues comiques mais ennuyeuses, etc.

Il ne s'agit pas de dénigrer les efforts qui se font au Canada pour produire des films de long métrage. Mais sous prétexte "d'encourager les nôtres", on ne peut non plus approuver des démarches qui veulent s'assurer un succès commercial en composant avec les faiblesses du peuple. Un cinéma libre des exigences populaires? Nous n'y croyons pas, sauf pour des expériences qui demeureront limitées. Mais nous refusons ces recettes d'Hollywood où l'on mesure les ingrédients selon les points faibles des auditoires. Les américains appellent ça: donner aux gens ce qu'ils demandent. C'est là à notre avis une formule très équivoque et foncièrement malhonnête.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser les causes de cet échec à tout le moins provisoire. Il est vrai que notre vie culturelle n'est pas des plus riches. Cela complique sans doute le problème de trouver de bons scénarios. Nous avons quelques romanciers intéressants

et certains écrivains ont su aussi s'adapter avec succès à la radio. Les programmes de Choquette, de Valdombre, de Dagenais, de Guy Dufresne, de Giroux en font foi. Cependant, il faut admettre qu'ils ne se sont pas encore posé sérieusement le problème du cinéma. Il n'est pas question de leur en tenir rigueur. Il n'y a là aucune obligation. Cependant, on peut constater le fait, qui se trouve bien illustré par les exemples cités plus haut: "le Curé de Village" et "Séraphin".

Il reste que c'est le manque d'expérience dans la technique cinématographique qui présente le plus grave problème. Pour "le Père Chopin," on a dû faire venir de l'étranger tous les principaux techniciens. On en a profité, paraît-il, pour doubler toutes ces gens d'un apprenti indigène de façon à pouvoir se tirer d'affaire par la suite avec des Canadiens. Cette méthode a peut-être permis de former avec satisfaction les techniciens subalternes, mais elle était tout à fait insuffisante pour produire des directeurs, des photographes ou des monteurs. Une condition fondamentale aurait été qu'on demandât les services d'artistes de premier ordre. Cela, les budgets ne le permettaient probablement pas. Aussi la plupart des films produits par la suite ont-ils été dirigés par des techniciens étrangers et toujours, semble-t-il, choisis parmi les moins bons.

On a coutume de dire, à tort ou à raison, que la province de Québec a cinquante ans de retard. Pour ce qui est de la production cinématographique, c'est littéralement vrai et personne ne songerait à nous en blâmer. Mais il semble qu'avant de s'aventurer à produire des films, on devrait réfléchir sérieusement sur ce fait. La moindre étude de l'histoire du cinéma devrait suffire à faire comprendre qu'on ne s'improvise pas cinéaste en l'espace de six mois ou même de six ans.

On peut se demander d'ailleurs si les producteurs de films canadiens se sont beaucoup préoccupés d'autre chose que du succès commercial de leur entreprise. Cet aspect n'est sûrement pas à négliger. Il faut que les films produits se paient, cela va de soi et nous verrons plus loin combien le problème est difficile. Mais ne devrait-on pas aussi, si l'on veut mériter le respect du monde cinématographique, se préoccuper d'autre chose. Je pense encore au dernier film, "Son Copain": on croirait qu'il a été fait par un comptable ou par un vendeur. Tout y est machiné, agencé, organisé, combiné pour que le film se vende aussi bien au Canada qu'en France. La moitié de l'histoire se passe en France, l'autre moitié au Canada; la moitié des acteurs sont canadiens, les autres français; une partie du film a été tournée en France par des techniciens français, une partie au Canada par des techniciens canadiens; ainsi les bénéfices en francs paieront les déboursés faits en francs et les bénéfices en dollars, les déboursés en dollars. N'est-ce pas ingénieux? Mais personne ne s'est préoccupé de faire un film intelli-

gent, un beau film qui eût des chances d'être apprécié en France, au Canada ou en Patagonie.

Il suffira de quelques chiffres pour faire comprendre les difficultés d'ordre économique auxquelles doit faire face la production canadienne. Les films canadiens sont produits avec des budgets inférieurs à cent mille dollars. C'est peu. Mais d'un autre point de vue, c'est considérable quand on voit que les films français importés au Canada durant l'année 1949 ont coûté en moyenne moins de $3000.00 chacun.[3] Pour Hollywood, produire un film d'un million qui sera montré à travers tous les Etats-Unis puis distribué dans tous les pays du monde, ça n'est pas un gros risque. Il en est tout autrement pour le producteur canadien qui jusqu'à date n'a pu compter en général que sur le marché québecquois: il se voit dans l'obligation de soutirer du même marché, qui est très restreint, presque la totalité du prix de ses films.

Nous sommes forcés de constater au début de 1951 comme on est loin des airs de croisade de 1946. Faut-il déplorer cet échec? Si, comme il semblait parfois, l'espoir des pionniers était de nous gaver de "Rose effeuillée", de "Notre-Dame de la Mouise" et de "*Going My Way*", il n'y a rien à regretter. Au contraire.

Cependant le problème du cinéma, qui a sûrement inquiété une partie des gens qui ont cru à cette expérience, était réel et l'est toujours. Le tiers de la population canadienne va au cinéma une fois par semaine.[4] Des enquêtes aux Etats-Unis ont révélé que 65% des amateurs de cinéma ont moins de 25 ans. Dans une école supérieure de Montréal, on a découvert par une consultation auprès de 500 étudiants que 36.6% assistent au cinéma toutes les semaines, 26% deux fois la semaine, 7.6% trois fois la semaine, 1.2% plus souvent encore.[5] Soit 71.4% qui y vont au moins une fois la semaine. La somme annuelle dépensée par l'ensemble de ces étudiants est de 20,000 dollars, soit 40 dollars par étudiant. Si on fait une enquête sur les goûts, on s'aperçoit que la préférence va au genre le plus mauvais, à tous les points de vue: le *musical*.

Ce ne sont là que quelques chiffres pour donner un aperçu du problème. Il serait intéressant d'analyser les quelques enquêtes qui ont été faites sur la pénétration du cinéma dans la province et chez les jeunes en particulier. Ce simple travail, quand on le fait, conduit à des questions inquiétantes: ainsi ces mêmes gens à qui l'on enseigne les vertus d'Esther ou d'Andromaque, quand ils sont libres, quand ils peuvent eux-mêmes choisir leur nourriture intellectuelle, optent pour Betty Grable ou Esther Williams. Il y a là un terrible décalage entre les valeurs imposées par l'éducation

---

[3] "Le Cinéma français", dans *La Documentation française*, publiée par le Secrétariat général du Gouvernement français.

[4] Cf. *Annuaire du Canada*, 1950.

[5] *Cahiers d'Action catholique, février* 1950.

officielle et les valeurs que spontanément les gens s'approprient. Ce même décalage d'ailleurs se retrouvera dans les personnalités, entre les valeurs apprises et qu'il faut bien porter et, d'autre part, les valeurs selon lesquelles on vit vraiment.

Nous ne contestons pas la nécessité pour les catholiques de s'intéresser au cinéma. Mais entreprendre de résoudre le problème de l'influence du mauvais cinéma sur le monde, d'abord et avant tout par la production de films, cela semble naïf et futile au Canada français. Il suffit pour s'en rendre compte de jeter un coup d'œil sur le monde. Des pays de vieille tradition cinématographique comme l'Angleterre et la France ne réussissent même pas actuellement, sur leur propre territoire, à concurrencer Hollywood. Dans les cinémas anglais 70% des films montrés viennent d'Hollywood et 30% seulement de la production nationale.[6] En France, les ententes Blum-Byrnes qui datent de 1946 et 1947 prévoient que les films français ne doivent pas occuper les écrans plus de cinq semaines par trimestre.[7] D'autre part, en 1949, on voit que les producteurs français n'ont réalisé que 106 films et que durant la même année les salles ont projeté 207 nouveaux films américain.[8] On peut conclure grosso modo que sur trois films montrés en France actuellement, deux viennent d'Hollywood. Pour le Canada le problème est plus simple: en 1946-47, nous avons importé 797 films dont 638 des Etats-Unis.[9] Il est assez évident, en considérant cette situation, que la production canadienne aurait mis quelque temps avant de couvrir le monde de sa "bienfaisante emprise".

Vient ensuite la question de la distribution. Pour qui observe un peu, cette question vient d'abord. Actuellement au Québec, on n'utilise même pas comme on le pourrait les bons films qui existent déjà. Ainsi, sur 472 salles dans la province, 104 sont des salles paroissiales.[10] Tout le monde sait que ces salles utilisent les plus mauvais parmi les films qui existent. Il semble qu'on pourrait, avant de se lancer dans des entreprises de ce genre, se donner un peu la peine d'étudier la question qu'on aborde.

Il faut aussi tenir compte de l'influence de la distribution sur la production. Surtout, comme cela arrive souvent, quand la distribution a tendance à devenir un monopole. Il arrive alors que les producteurs les mieux disposés sont à la merci des volontés des distributeurs. Un coup d'œil sur l'histoire du cinéma américain illustrerait ce fait abondamment. Ici au Canada, au cours de notre

---

[6] *New York Times*, 31 mars 1950.
[7] Roger Marvell, *Film, Penguin Books,* 1950.
[8] *La Documentation française, op. cit.*
[9] Roger Marvell, *Film,* Penguin Books, 1950.
[10] *Annuaire du Canada*, 1950.

brève expérience, il serait déjà possible de relever quelques cas intéressants.

Cela très brièvement, je l'admets, montre qu'on a affaire à un système. Ce système, on n'en *sort* pas. Il faut le *rompre*. Seul le public qui compose les auditoires des cinémas peut le rompre. Or, ce public actuellement est sous l'effet d'un charme. Tout est orchestré pour le conduire inconsciemment vers la salle de cinéma. On a déterminé arbitrairement ses goûts, et alors on met en marche cette énorme machine qui le conformera aux goûts qu'on lui prête. Il suffit de jeter un regard sur les kiosques à journaux, où chaque mois paraissent au moins vingt revues qui ont pour but de l'entretenir dans le rêve que viendra alimenter le prochain spectacle. Le public est "conditionné" pour désirer ce qu'on *veut* lui donner: revues, publicité des journaux, mythe de la star, chansons américaines, juke boxes, danses, etc.

Il faut réveiller ce public. Il est hypnotisé. Sans cela, même les bons films passeront inaperçus ou ne passeront pas du tout car ils auront été rejetés avant coup par le système, comme cela arrive très souvent à notre insu.

Il faut donc avant tout qu'on prenne le cinéma au sérieux. Il est navrant, devant l'énormité de ce phénomène des temps modernes, de voir encore des gens sérieux l'ignorer ou même le condamner futilement.

En particulier, il devient indispensable que le public puisse se référer à des opinions intelligentes sur les films qu'on lui propose. Actuellement, on se fie surtout aux opinions personnelles qui se transmettent de bouche à bouche. Les cotes morales nous permettent tout au plus d'éviter tel film où l'héroïne est trop décolletée, mais nous laisse tomber au piège de tel autre où tout le monde est bien vêtu, mais qui présente la vie de façon idiote. Il n'y a pas ou presque pas de critiques cinématographiques à l'heure actuelle. On trouve des opinions brèves dans la *Gazette* (très tempérées, ces opinions...), dans *Maclean's*, à CBM et dans le *Devoir*. On ne comprend pas pourquoi le *Devoir* ne fait pas plus. En français, c'est ce qui se fait de mieux. Mais c'est très peu. Il s'agit beaucoup plus d'une opinion, d'un signe de tête, d'une moue que d'une véritable critique.

Il reste le point le plus important: que les éducateurs à tous les degrés, universitaire, secondaire, primaire, s'intéressent au cinéma. Le monde actuel, les jeunes en particulier, vivent beaucoup plus de héros de C. B. de Mille, de Capra, de Ford, de Paramount, de Fox ou de Warner que de ceux de Racine, Corneille ou Châteaubriand. Il est temps de se rendre compte que le cinéma est l'art de notre siècle, l'art dont vit notre siècle; au sens où l'on dit que le peuple chrétien du moyen âge a vécu de l'art des cathédrales.

Il est temps qu'on s'arrête et qu'on étudie la pénétration du cinéma chez nous, et qu'on étudie aussi le cinéma en lui-même. On se rendra compte alors de l'importance qu'il y a d'initier les jeunes — et les moins jeunes — à ce monde mystérieux avant qu'ils n'en deviennent les esclaves. Il s'agit non pas de rompre le charme peut-être, mais de les libérer d'une mystification. C'est une faculté de juger, de critiquer, de discerner qu'il faut développer. L'expérience a prouvé que les défenses sont inutiles et qu'*en pratique*, les censures sont des échecs.

Pierre Juneau.

Politique fonctionnelle - II

Dans un premier article, j'ai indiqué pourquoi — l'adversité ayant trop longtemps tenu le Québec sur la défensive — notre politique était devenue un lamentable amas de négations. J'exhortai les esprits encore libres à provoquer une crise de conscience politique, ce à quoi je m'appliquai moi-même en soumettant au doute méthodique notre premier article de foi : l'autonomie provinciale.

J'y allais seulement à titre de démonstration, pour indiquer à quel point nos croyances sont émotives et vulnérables. Des lecteurs en conclurent néanmoins que j'étais un centralisateur, ce qui ne m'émut guère, mais illustra bien leur obsession pour les catégories désuètes. Je vis alors l'utilité d'écrire une petite apologie de l'autonomie où l'on ne retrouverait aucun des arguments populaires. Comprendrait-on enfin qu'une politique fonctionnelle doit d'abord supprimer le préjugé (je ne dis pas le parti-pris) et souvent changer le sens des mots ?

* * *

C'est une tentation à laquelle succombe souvent le fonctionnaire fédéral que de se croire omniscient et omnipotent. Et dans un sens sa prétention s'explique. Il appartient à un organisme qui sait, en y mettant le nombre, le temps et l'argent, maîtriser à peu près toutes les techniques qui composent l'art de gouverner. Il ne voit aucune raison de croire que, du point de vue de l'efficacité, de l'économie et de la justice, le Canada ne serait pas admirablement administré par un seul gouvernement central. Ne peut-il pas fonder sa confiance sur l'expérience de la dernière guerre, alors qu'il s'acquitta d'une manière notoirement remarquable de tâches très lourdes dont il fut chargé par le gouvernement fédéral ?

Pourquoi tellement tenir à l'autonomie, quand une poignée de fonctionnaires sérieux, situés dans nos capitales provinciales mais responsables au gouvernement national unique, pourrait faire un meilleur travail que toutes les députations provinciales conjuguées?

On peut objecter que dans une telle bureaucratie notre groupe ethnique risquerait d'être mal représenté, et que conséquemment les lois seraient appliquées sans égards pour nos particularités et nos mœurs. Je ne minimise point ces dangers (et j'engagerais les bonne-ententistes à un peu moins de confiance de ce côté) ; mais ne voit-on pas que la situation ne serait pas nécessairement moins bonne ni meilleure dans un Etat centralisé? Car ici la défense ne saurait être institutionnelle, et reste essentiellement politique: elle postule surtout des députés exigeants, des ministres compétents et une opinion publique éclairée.

Les véritables raisons de tenir à une certaine autonomie sont donc d'un autre ordre, et devraient d'ailleurs rallier tous ceux qui croient en la liberté de la personne, de quelque province qu'ils viennent. Cette liberté est assurée, sous notre forme de gouvernement, par le droit de chaque citoyen à n'être pas commandé *contre son gré*. Il obéit au percepteur d'impôt et à l'agent de police, parce que ceux-ci administrent des lois qu'il s'est lui-même données par le truchement de ses représentants élus. Et ces fonctionnaires relèvent d'un pouvoir exécutif qui pourra être déchu de son commandement dès que la Chambre élue jugera bon de lui retirer sa confiance.

Or, dans un Etat trop centralisé, les fonctions exécutives et législatives deviendront extrêmement onéreuses. Le gouvernement se verra contraint de se décharger sur une bureaucratie de plus en plus nombreuse et puissante, c'est-à-dire de moins en moins contrôlable. Le peuple suivra difficilement les débats sans cesse plus complexes de la Chambre, et n'arrivera pas à porter un jugement de valeur sur sa députation; les députés, surchargés de devoirs législatifs (et électoraux), ne pourront plus discuter adéquatement la politique de l'exécutif; et celui-ci même se trouvera dans l'impossibilité de tenir le service civil sous sa surveillance.

La centralisation démesurée aurait donc pour conséquence certaine que des bureaucrates exerceraient à leur façon des pouvoirs exhorbitants qu'ils tiendraient par délégation, en vertu de lois qu'ils auraient eux-mêmes préparées pour l'approbation aveugle des députés. Le serviteur du peuple serait alors véritablement devenu son despote (plus ou moins?) bienveillant.

Je ne crois pas que l'on puisse à priori fixer ce terme au delà duquel le gouvernement central devient dangereusement puissant. Certains ministres, plus compétents, pourront diriger un ministère très vaste, alors que d'autres n'arriveront même pas à vérifier les décisions majeures d'un ministère plus modeste. Certains députés,

plus diligents ou moins serviles, protesteront contre mille abus de pouvoir, cependant que d'autres n'ouvriront pas la bouche durant la session. Certaines époques présenteront des problèmes dont la gravité et la complexité dépassent l'entendement moyen, alors que d'autres offriront d'elles-mêmes leur propre solution.

En dernière analyse, il n'y a que l'ensemble des citoyens pour dire où il faut mettre le holà à la centralisation qui engendre la bureaucratie. Leur liberté tient à leur vigilance et à leur sensibilité à fleur de peau devant toute forme d'oppression. S'aperçoivent-ils par exemple que la Chambre des Communes n'a pas le temps de discuter à fond des projets de loi importants, qu'il y a une tendance exagérée à déléguer des pouvoirs quasi-législatifs au Gouverneur-en-Conseil et même à de simples fonctionnaires? Alors ils seront en droit de se demander si la juridiction de l'Etat central n'est pas trop étendue pour ses moyens. Croient-ils que la politique du gouvernement fédéral dans un domaine qui lui est propre (les affaires extérieures, par exemple) porte la marque de l'irréflexion et de la hâte? Ils pourront songer à l'utilité de transférer aux juridictions provinciales certaines de ses responsabilités.

Ce qui paraît certain, c'est que toute centralisation est tyrannique, si la puissance accrue de la bureaucratie n'est pas assujettie à un contrôle plus énergique des représentants du peuple ou du pouvoir judiciaire. Or, l'affermissement de ce contrôle finit par se heurter à des obstacles physiques. Pour l'exécutif, on peut certes augmenter le nombre des ministres; mais le Cabinet a vite fait d'atteindre cette grandeur limite où la délibération est encore utile et la décision possible. (Ainsi au Royaume-Uni, il y a près de trente-cinq ministres, mais moins de la moitié d'entre eux font partie du Cabinet.) Quant au pouvoir législatif, on peut prolonger la durée des sessions, encore que, là aussi, l'expérience anglaise démontre que l'année entière n'y suffit plus; et d'ailleurs l'obligation où se trouvent les députés de rester en contact avec leur circonscription les empêcherait (dans un pays grand comme le Canada) de séjourner indéfiniment dans la capitale. Pour ce qui est du judiciaire, son droit de regard est limité aux termes mêmes des statuts que le pouvoir législatif lui livre pour interprétation. (Il est impossible pour le moment de compter sur un contrôle par les tribunaux administratifs. On sait que malheureusement la conception du droit administratif français n'a pas encore pris racine chez nous.)

Et c'est ainsi que l'emprise du fonctionnarisme sur la gouverne d'un pays moderne, où les difficultés techniques dépassent les capacités des représentants du peuple, constitue un danger très sérieux pour le régime de la liberté. Et partout l'on cherche les méthodes de s'assurer que le citoyen, spirituellement incoercible,

ne soit jamais commandé contre son gré. Ce n'est pas ici le moment de les discuter tous (Voir par exemple: HEWART, *The New Despotism*; ALLEN, *Law and Orders*, et *Bureaucracy Triumphant*; CMD 4060, 1932, *The Report of the Committee on Ministers' powers*.) Mais il est une technique qui devrait emporter l'assentiment universel: c'est la dévolution de pouvoirs vers des autorités régionales dans le but d'alléger le fardeau porté par le gouvernement central. C'est-à-dire le décentralisme, ou l'autonomie. (Les deux vocables ne sont pas synonymes du point de vue de la souveraineté, mais ils sont également antithétiques au centralisme.)

N'est-il pas heureux qu'au Canada nos institutions fédéralistes encouragent la division du travail entre les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral, qui se partagent les attributs de la souveraineté? Car si un surcroît de responsabilités grève un des gouvernements à ce point qu'il n'arrive plus à garantir à ses électeurs leur droit de contrôle, une répartition moins onéreuse des juridictions peut s'effectuer.

Ainsi conçue l'autonomie devient une notion essentielle pour la politique de notre pays. Elle apporte le remède à tous ceux qui voient avec appréhension s'élargir les pouvoirs de l'Etat central. Elle n'est plus un cri de race, mais une idée à laquelle se rallieront tous ceux qui ont souci du bon gouvernement, et ils forment une compagnie diverse mais somme toute assez honorable.

Veut-on quelques citations?

M. King disait en 1934 (*Hansard*, 2334): "How can you have an extension of state functions... without the creation of a bureaucracy? That is of the very essence of it. How can you possibly extend the functions of the state without creating a bureaucracy, and how can this bureaucracy carry out its functions except by the power of might, which is force, and which is always the power behind government and authority when it attempts to administer public affairs by a large extension of state functions?"

M. Drew, de son côté, déclarait en février 1949 (*Hansard*, 730, 735): "We had great centralization in Canada during the war years... There is just a little tendency on the part of Canadians to examine the way that bureaucratic controls are creeping up in other lands, and without examining with sufficient care the extent to which bureaucratic controls are embedded in our legislation right now in Canada."

Et M. Duplessis déclarait à la conférence fédérale-provinciale de décembre 1950 (*Proceedings*, 26): "I do not think there is any government, not even the federal government, not even my government, which could deal with all the problems connected with

the administration of so large a country like Canada, a country with innumerable and complicated problems."

Et voilà pourquoi l'autonomie provinciale, je veux dire le droit exclusif pour les législatures à légiférer en certains domaines, doit apparaître à tous ces gens comme un bien positif, et un fondement de nos institutions démocratiques.

Mais il est aussi un deuxième argument, corollaire du premier, et que je ne veux qu'ébaucher. En plus de prévenir les conséquences néfastes de la centralisation sur l'organisation même du gouvernement en tant que système responsable, l'autonomie agit directement sur le citoyen et entretient chez lui des vertus civiques indispensables au maintien de la liberté. Notre démocratie est essentiellement fondée sur l'obligation où se trouvent tous les citoyens de participer à la "volonté générale". Un Etat où les citoyens se désintéressent de la chose politique est voué à l'esclavage.

Or, il est certain que dans un Etat fortement centralisé le citoyen est tellement éloigné du nerf gouvernemental, et tellement ignorant du processus administratif, que la peur du ridicule et souvent un sentiment d'honnêteté lui commandent de s'en désintéresser. Dès lors l'autonomisme apparait comme le moyen par excellence de remédier à cette fatale indifférence, en rendant fréquents et vitaux les contacts entre gouvernants et gouvernés.

Un des premiers devoirs d'une politique fonctionnelle devrait donc être de multiplier les expériences civiques à tous les niveaux et de développer par là ce sens critique que postule nécessairement la souveraineté populaire.

Vue sous ce jour, l'autonomie de certains politiciens devient une détestable supercherie. Elle ne vise qu'à renforcer le pouvoir provincial — leur pouvoir! — aux dépens du pouvoir central; c'est-à-dire qu'elle n'est nullement faite pour redonner aux citoyens le sens de la responsabilité. La preuve en est qu'elle s'obtient souvent aux dépens de l'autonomie scolaire, de l'autonomie municipale, etc.

Le véritable autonomisme, au contraire, s'emploiera à donner des pouvoirs réels aux gouvernements locaux, et laissera le plus possible de responsabilités à la portée du peuple. Il encouragera aussi le principe du self-government dans les corps semi-publics: syndicats, fabriques, associations d'étudiants, et le reste.

Il est surtout urgent de comprendre cela au Québec, où l'on nous éduque à avoir des réflexes d'esclaves devant l'autorité établie. Il faut nous-mêmes redevenir l'autorité, et que les préfets de discipline et les agents de police reprennent leur place de domestiques. Il n'y a pas de droit divin des premiers ministres, pas plus que des évêques: ils n'ont d'autorité sur nous que si nous le

voulons bien. Le jour où nous comprendrons ces vérités, nous aurons cessé d'être "un peuple jeune", et l'on pourra attendre de nous autre chose que des balbutiements puérils et des révoltes d'adolescents.

* * *

Voilà donc l'autonomie réhabilitée et, plus, la voilà posée comme le double fondement de nos libertés. Elle n'apparaît plus comme un totem que vénère le chef (et maintenant l'opposant-chef) d'une tribu demi-civilisée. Au contraire, conservateurs, libéraux et socialistes devront tous comprendre le vrai sens de l'autonomie, et nous donner des gages de leur bonne foi en inscrivant à leurs programmes les conditions de sa réalisation.

On se rappellera que dans un premier article je concevais la centralisation comme un de ces "phénomènes d'espèce tellurique, commandés par un dynamisme historique irrésistible". Je ne dis pas aujourd'hui le contraire. C'est précisément parce que "des forces certaines nous entraînent vers la centralisation" que j'ai voulu "au plus tôt définir... ces sphères où, dans le contexte contemporain, l'autonomie reste vitale, puis en tirer les conséquences politiques".

Pour ce qui est de ces conséquences, il faudra y revenir. Je n'aurai pas la prétention de faire le partage définitif des juridictions entre les diverses autorités civiles de qui relève l'exercice de la souveraineté. Il importera beaucoup plus de définir les principes suivant lesquels un tel partage devra être fait, puis de laisser à l'action son rôle. Car une politique fonctionnelle ne peut s'élaborer toute dans l'esprit : il doit se trouver des justes pour l'agir.

Pierre-Elliott TRUDEAU.

Textes refusés

Le scandale de la laideur

Un journal catholique m'avait demandé des articles sur l'art religieux. En envoyant les pages que l'on va lire, j'avais expliqué mon projet, mais elles me sont revenues et il était inutile de chercher plus longtemps une solution à un problème qui paraît grave.

Je me proposais de trouver dans tous les pays des exemples d'architecture, de peinture et de sculpture religieuses saines et vraies. Et je voulais rappeler qu'il n'existe que deux voies: celle de l'art vivant ou celle de la pauvreté.

Les véritables créateurs de notre temps se détournent de l'objet pour chercher en eux-mêmes la source de cette vérité-beauté qui exige un acte de foi. La majorité des fidèles peut-être, les esprits distingués sûrement, refusent de les suivre en plein mystère, et sans doute faudrait-il du courage pour confier à ces artistes la construction et la décoration des églises.

Je ferai remarquer en passant que cet art intérieur a le sens du mystère et fait appel à l'esprit de foi et qu'il est beaucoup plus près de la prière que l'art de la Renaissance.

S'il est impossible de s'engager résolument dans la voie de l'art vivant, du moins n'allons pas demander un décor somptueux à des fabricants sans talent. Appuyons-nous sur la pauvreté et la simplicité, vertus éminemment évangéliques. Recherchons la sobriété dans l'architecture, oublions la décoration si nous n'osons pas nous adresser aux seuls artistes qui savent employer la couleur et laissons-nous toujours guider par ceux qui ont l'expérience des exigences profondes de l'art, qu'il soit religieux ou profane. *R. E.*

La vérité ne peut être laide, Dieu ne peut se manifester que d'une manière harmonieuse, même si c'est dans la douleur et dans la pauvreté. C'est tout notre être qui se refuse à associer vérité et laideur, qui voit là une monstruosité, un blasphème odieux. Serait-il exagéré de parler du scandale de la laideur? Je ne crois pas. S'il ne s'agissait que d'un sentiment personnel, sans doute ne vaudrait-il pas la peine de l'exprimer, mais il est partagé par tous ceux qui croient que la grâce ne vient pas détruire la nature, mais l'accomplir, et qu'il est inutile de chercher à sauver l'homme en l'avilissant.

La beauté est le resplendissement de la vérité, sa lumière naturelle et sa seule manifestation authentique. Un homme qui a réfléchi pendant de nombreuses années aux problèmes de l'art, c'est-à-dire de l'incarnation de la foi dont la manifestation dans l'Evangile est d'une beauté si pure malaise. La plupart des églises lui offrent même le spectacle d'une profanation (inconsciente sans doute, mais réelle) des plus grands mystères de la foi dont la manifestation dans l'Evangile est d'une beauté si pure et si rayonnante et dont les peuples chrétiens ont su nous donner une expression si noble et si forte jusqu'à nos jours *exclusivement*.

La laideur est un scandale pour les incroyants qui doivent juger l'Eglise de l'extérieur et qui ne peuvent en connaitre le visage douloureux et grave, mais digne et beau que les saints révèlent à ceux qui ont ce bonheur immérité de se trouver à l'intérieur. Il y a aussi scandale pour les croyants, qui ne peuvent s'habituer à voir grimacer la vérité et à cette sensiblerie visqueuse qui transforme en caricatures les sentiments les plus saints. Il leur est parfois difficile de ne pas céder à la colère et au découragement. Que d'efforts et d'argent ont coûtés tant d'églises prétentieuses, sans compter les bonnes intentions! L'intérieur n'est pas moins affligeant que l'extérieur avec ses lustres qui éblouissent sans éclairer, ses Christs qui pourraient être l'œuvre d'un boucher visionnaire et d'innombrables statues de plâtre: Sainte-Thérèse au sourire équivoque, Vierges qui semblent poser pour un invisible photographe, Saint-Louis de Gonzague d'une navrante mièvrerie, etc. Y a-t-il rien de plus contraire à l'esprit de l'Evangile et de la liturgie que tout ce faux luxe et cette prétention? La plus modeste église prend des allures de cathédrale, et la plus médiocre cathédrale voudrait passer pour Saint-Pierre de Rome.

Combien de prêtres ne sentent-ils pas le besoin d'un retour à plus de simplicité! La Commission Pontificale d'Art Sacré n'a-t-elle pas affirmé que "la richesse et le faste n'ont jamais été nécessaires, et que la sobriété, voire même une pauvreté digne sont parfaitement indiquées pour la Maison du Seigneur... La dignité de l'Eglise et de l'autel exige l'élimination de tout ornement inutile et postiche... Pas de luxe grossier, pas de faux décor: beauté est synonyme de simplicité, de sincérité, de propreté..."[1] S'il nous fallait justifier notre titre, ne suffirait-il pas de rappeler un mot d'un religieux d'une grande autorité, le Père Paul Doncœur, s.j., pour qui les tendances actuelles de l'art religieux "font régner dans la Maison de Dieu des mœurs infâmes, si elles étaient conscientes: le mensonge, la bassesse, le sans-gêne, la grossièreté".

Parce que l'on prend conscience du mal, on aurait tort de céder au découragement, mais souvenons-nous que la lutte contre la laideur est à peine engagée et que tout reste à faire. Nous venons d'en avoir une autre preuve et je mentionne cet exemple parce qu'il nous conduira à une première conclusion.

On a décidé d'aménager une chapelle au sous-sol de l'église de ma paroisse. A cause des travaux, la messe se disait, cet été, dans la salle de jeux d'une école voisine, où l'on avait transporté les bancs de l'église. Il n'y avait pas d'autre ornement que l'autel — une simple table — et qu'un lutrin qui remplaçait la chaire. Eh! bien, je n'ai jamais assisté à la messe dans une telle atmosphère de recueillement et nombre de personnes ont eu la même impression que moi, même si elles voient sans peine leur église s'encombrer de statues de plâtre. Il suffit donc que l'on montre aux paroissiens autre chose que de la laideur pour qu'ils apprennent à aimer la simplicité et peut-être sommes-nous injustes quand nous reprochons à la masse des fidèles "ignorants et grossiers" la transformation des églises en musée de cire.

---

1 Texte cité dans l'*Art sacré*, décembre, 1938.

Quoi qu'il en soit j'aurais espéré que la chapelle du sous-sol eût la même sobriété que la chapelle improvisée dans la salle de jeux de l'école. Il y en aurait eu pour tous les goûts, puisque l'on craint tant de déplaire à certains paroissiens considérables. Dans la vieille église, les âmes sentimentales auraient eu leur collection de saints et de saintes éplorés, leurs lustres miroitants, leurs colonnes de faux marbre... Dans la nouvelle chapelle, au contraire, l'autel seul aurait retenu l'attention et, à cause de cette prééminence du Saint-Sacrement, on n'aurait accueilli que de rares, discrètes et très belles statues. Hélas! je devais apprendre qu'on avait déjà confié la décoration de cette chapelle à un peintre d'origine italienne dont les méfaits ne se comptent plus dans la région de Montréal et qui semble s'inspirer surtout des revues de modes américaines. En regardant ses tableaux mondains, il nous semble toujours avoir rencontré sur quelque plages à la mode les modèles de ses saintes et de ses anges-fillettes.

Nous ne nous étonnons pas que des prêtres d'une grande piété et d'un admirable dévouement ne possèdent pas toujours une éducation artistique suffisante, mais nous pourrions nous étonner qu'ils se montrent d'autant plus téméraires qu'ils sont moins compétents dans ce domaine. Ne faudrait-il pas que la construction et la décoration des églises deviennent vraiment une œuvre communautaire et que l'on cherche à y intéresser ceux qui consacrent leur vie à l'étude des problèmes de l'art? La création d'un comité consultatif paroissial ou, mieux, diocésain, ne serait-elle pas utile?

Personne ne songe à imposer ses goûts, les gens avertis moins que les autres, car ils savent qu'en ces matières il n'existe pas de règles absolues. Tous, cependant, pourraient admettre au départ certaines vérités de base: la nécessité d'un retour à plus de simplicité et plus de dignité, l'élimination de la sensiblerie et la recherche d'une expression plus virile des mystères de la foi. Que l'on commence par débarrasser l'église de tout ce qui la déshonore et par accorder la prééminence à l'autel et au tabernacle, et nous aurons déjà fait un grand pas vers une expression plus évangélique de notre foi. Devant les murs nus, les plus ignorants hésiteront à proposer à la piété des fidèles certaines statues commerciales ou des tableaux d'une inspiration pour le moins profane, sinon indigne.

Dans nos prochains articles, nous voudrions proposer certaines réflexions sur ce retour à la simplicité dans l'architecture et la décoration des églises et signaler brièvement les problèmes que soulèvent la sculpture, la peinture et la composition des vêtements liturgiques.

Robert Elie

« Projections libérantes »

Texte refusé au "Petit Journal"

Je n'aime pas beaucoup le titre que Paul-Emile Borduas a donné à son petit livre: *Projections libérantes* (1). Cela semble restreindre le problème à un cas individuel, ou à quelque conflit d'ordre purement psychologique. En vérité, c'est de la nation tout entière qu'il est ici question, et de sa vie profonde. Borduas d'ailleurs le déclare sans ambiguïté: "Le grand devoir, l'unique, est d'ordonner spontanément un monde neuf où les passions les plus généreuses puissent se développer nombreuses, *collectives*... chaque individu est responsable de la foule de ses frères..."

Disons-le, nous aussi, carrément: ce petit livre est d'une importance capitale. Non pas seulement parce que les références du particulier au général y sont nombreuses et pressantes, mais parce qu'il est le premier à engager le débat sur l'essentiel. Pour la première fois dans l'histoire de notre bourgeoise province, voici qu'on attaque l'ordre établi (disons plutôt le désordre établi), voici qu'on se révolte franchement, généreusement, définitivement contre l'hypocrisie, contre le mensonge, contre la lâcheté; voici enfin un coup sérieux porté à nos préjugés et à la structure pourrie de notre société.

En fait, Borduas raconte ici ses démêlés avec les diverses autorités dont il a relevé, sa carrière de professeur durant. Nous n'avons pas, je pense, à juger ces querelles qui ont un caractère privé, et qui sont, comme on dit, "des histoires personnelles". Mais elles suffisent à nous convaincre de ce que nous pressentions déjà: notre enseignement se meurt.

Pour la raison très simple qu'il est sans amour. Plutôt que de s'adresser à l'élève qui est là présent, à ses fraiches qualités d'ardeur et de générosité, notre enseignement s'obstine à ne considérer les élèves que comme un ensemble de cerveaux (tous les mêmes) qu'il s'agit de bourrer systématiquement. Il en résulte les plus pitoyables effets: les finissants de nos écoles, de nos collèges, de nos universités savent beaucoup de choses, mais ils n'aiment rien, leur cœur n'ayant jamais participé à leur savoir. Aussi sont-ils lancés dans la vie privés de toutes les richesses, privés d'eux-mêmes.

Un professeur s'avise-t-il de remédier à cet état de choses et de respecter le plus possible l'épanouissement secret de chaque élève, qu'il est immédiatement condamné! "Si vous prêchez le désintéressement, la générosité, l'amour, vous serez jugés dangereux, l'on vous destituera...", écrit Borduas.

(Ici, je dois dire qu'on peut trouver çà et là quelques merveilleuses exceptions à ce pharisaïsme — ce qui permet à nos volontés de rénovation un peu plus d'optimisme.) Mais ces exceptions sont rares et la grande majorité de nos institutions crèvent de suffisance et d'incompréhension.

Le catholicisme y est, non pas proposé, non pas enseigné, mais imposé, infligé, asséné. Dieu, cet être tout amour dont on ne saurait s'approcher que dans la liberté de son cœur, est injecté comme un sérum. "Meurs ou crois": voilà bien où nous en sommes encore. Et celui qui devant le mystère divin hésite quelque peu, tremble, réfléchit, est déclaré coupable de connivence avec Satan.

Ce n'est pas la sincérité avec soi-même qui importe, ni la franchise avec Dieu, mais la soumission la plus aveugle devant une religion qui n'est plus qu'un règlement de caserne.

"Meurs ou crois!" Le choix n'en est même plus là. Il s'énoncerait maintenant: meurs ou fais semblant de croire, agis comme si tu croyais. Tu ne crois peut-être pas, ta foi n'est peut-être pas certaine, mais conduis-toi comme si elle l'était. Que ta conduite extérieure fasse croire à tous que tu crois.

Sinon, ton existence est menacée, ta carrière est finie.

C'est ainsi que raisonne notre société. Et voilà pourquoi nous ne craignons pas de la qualifier d'ignoble, d'hypocrite, de lâche. Elle est cléricale, mais elle n'est pas catholique. Elle ne sait pas ce que c'est que l'amour, elle déteste la charité (c'est tellement facile et agréable de ne penser qu'à soi — et de mépriser tous ceux qui ne pensent pas comme soi!).

Borduas a décidé de faire la guerre au cléricalisme, c'est-à-dire à l'intolérance, au despotisme et au mensonge. Il trouvera, comme il le dit lui-même, pour l'appuyer dans cette œuvre urgente, "des centaines d'hommes" qui veulent refaire "une société où il sera possible de circuler sans honte et de penser haut et net".

Mais — et je m'en voudrais de ne pas faire cette distinction — ces centaines d'hommes n'associeront pas nécessairement, comme Borduas, clérica-

lisme et catholicisme. Ils voudront rénover la société, mais en rénovant en même temps la religion, en lui redonnant son feu et sa raison d'être.

Borduas croit que le catholicisme est responsable de la faillite sociale. Nous croyons plutôt que la société a faussé le sens du catholicisme, et qu'elle en a perdu la clef évangélique. Et nous croyons que seule la charité intégrale, celle-là même du Christ, pourra venir à bout de la haine et de la détresse universelle.

R. R.

Lettres à mes amis

Refusé un peu partout

MES CHERS AMIS,

Si j'ai quitté le Canada, et pour ne plus y retourner si je le puis, ce n'est pas parce que je déteste mon pays. Je crois avoir assez prouvé, par la parole et par la plume, qu'il n'en est rien. Si je préfère vivre en France, c'est que je me suis aperçu à la longue que mon action au Canada était prématurée, que les préoccupations philosophiques qui me hantent ne sauraient être, à l'heure actuelle, celles de la majorité des intellectuels canadiens. Un certain esprit de recherche, une certaine forme d'inquiétude de pensée ne conviennent qu'aux pays rendus à pleine maturité. Je l'ai compris et je suis parti. Non pas en fuyard, mais en homme libre.

Je le disais moi-même à un groupe de mes amis qui me souhaitaient un bon voyage il y a plus d'un an: "Je m'en vais, au moins temporairement, parce que je commence à comprendre que, malgré ma volonté de faire le bien, je ferais à la longue plus de mal que de bien; mes enseignements sont, malgré moi, contraires à l'enseignement officiel." Or je sais bien que dans les pays jeunes ou petits par la population on ne peut pas aller impunément à l'encontre des canons officiels.

Je voulais former des esprits libres; j'aurais fini par créer des révoltés. Il faut une dose gigantesque de caractère pour ne pas penser comme tout le monde, le dire, essuyer des rebuffades et des affronts et persister à vivre une vie pleinement intégrée à la communauté. Ne voulant pas m'exposer à former des dilettantes et des aigris, je suis parti.

Je n'ai jamais prêché à mes élèves et à mes disciples (si j'ai eu quelques disciples) autre chose que ceci: réserver son intérieur, se garder le droit de penser et de juger, mais travailler quand même à ouvrir des horizons que la pensée officielle préfère clos, se dévouer à une œuvre politique, sociale, culturelle et surtout spirituelle, en s'attendant toujours à ne pas être compris, voire à être délibérément mis au ban de la société.

Il ne fallait pas demander tant d'héroïsme à des esprits jeunes. D'ailleurs, je m'apercevais que, de mon côté, je commençais à être las de parler dans le désert.

Tout cela ne légitime pas certaines basses calomnies; surtout quand elles viennent de gens qui occupent des postes officiels.

En ce qui concerne mon évolution, les faits sont les suivants: je les expose en toute franchise. Il y a déjà plus d'un an, j'ai demandé à mon évêque légitime et obtenu de lui qu'il s'emploie auprès de Rome

à m'obtenir un rescrit de sécularisation. Il s'est montré très compréhensif et très bon, à ce sujet, comme en toutes choses d'ailleurs. Je suis donc dorénavant exempté du ministère sacré et je ne porte plus l'habit ecclésiastique. J'ai d'ailleurs obtenu récemment une confirmation des mêmes privilèges de la part du nouvel archevêque. A Paris d'ailleurs, où je vis, je ne me cache de personne. J'ai toujours non seulement joué franc jeu, mais aussi (ce qui est peut-être plus rare et difficile) respecté les règles du jeu.

Comme je suis plus ou moins "excommunié" dans certains milieux canadiens de Paris, il ne faut pas s'étonnner si on m'y rencontre peu.

Si je n'ai rien à cacher, j'ai horreur du scandale, même quand il est pharisaïque. Parce que que j'ai toujours cru qu'il valait mieux dire ce qu'on pense que mentir, on m'a toujours accusé au Canada de rechercher le scandale, l'épate, quoi encore! C'est un reproche cependant qu'on ne songe pas à faire à Chesterton ou à Bloy, qui, dans des milieux analogues à celui où j'ai vécu et pour des causes à peu près semblables, ont souvent rugi contre la médiocrité et la bêtise.

Touchons un point plus délicat. Pourquoi me suis-je délibérément retiré du ministère sacré? D'abord parce que mes habitudes de vie ne cadrent pas avec celles du clergé français, pour l quel j'ai d'autre part le plus grand respect. J'ai surtout compris que mon œuvre — si j'en ai une à accomplir — se situerait dorénavant sur le plan purement littéraire et philosophique. L'expérience du zèle ne m'ayant pas réussi, je n'ai pas osé la recommencer sous d'autre cieux. Plus je vieillis d'ailleurs, plus je me rends compte que je me suis trompé à vingt ans sur mon orientation et que je n'étais nullement fait pour les ordres. Je l'avoue sans fausse honte; parce que je sens que c'est profondément vrai. Voilà au moins un point sur lequel tous les lecteurs de ce texte seront d'accord avec moi.

Enfin j'ai aussi évolué dans le domaine de la pensée. Je ne suis plus tout à fait aussi sûr de tout ce que j'enseignais (maintenant que j'ai davantage étudié) que je l'étais autrefois. Je me demande même si le catholicisme tel qe nous le vivons parfois au Canada n'est pas une sombre hérésie cléricale. Il est temps qu'on se résigne au Canada à entendre des paroles empreintes d'amertume et de dégoût si l'on ne veut pas retourner à l'ignorantisme total ou s'acheminer à pas de loup vers la révolution.

Cette prise de position assez abrupte peinera peut-être mes derniers amis. Pour ma part, je me suis établi au-dessus même du mépris. J'assiste à la comédie. C'est curieux, mais ce n'est pas très beau. Je crois de plus en plus que l'animal raisonnable n'est pas très humain. J'aurais tant voulu l'aider à monter vers lui-même. Il doit pourtant y avoir, au cœur même du cœur de l'homme, une place pour la loyauté, et, disons-le, pour la charité.

Le grand scandale pour moi qui suis devenu un misanthrope convaincu, c'est que le Fils de l'Homme soit venu sur la terre pour nous racheter et que vraiment nous paraissions "non récupérables".

C'est sur ce thème de méditation philosophique pour esprit en marche, que je termine ce texte consacré à une vaine *Apologia pro vita mea.*

FRANÇOIS HERTEL

Lettre datée du 15 août 1950.
Paris, France.

Chronique du temps perdu

Interview imaginaires avec Francois Hertel

—Je ne peux pas vous dire s'il est là: il oublie toujours d'avertir quand il s'absente. Alors, comment voulez-vous qu'on contrôle, nous en bas? D'accord, M. Hertel est un chic type. Jamais d'ennuis avec lui. Mais, je vous le demande, est-ce si difficile d'avertir quand on sort? Donc, je ne peux pas vous dire s'il est là ou non. Montez, vous verrez bien. Chambre 17, entre le deuxième et le troisième palier, à votre gauche. Si vous n'y voyez pas clair, il y a la minuterie au bas de l'escalier.

Je remercie l'hôtelier, dont le fort accent merseillais ne fait qu'ajouter au charme du vieux Paris. Et je m'engage dans cet escalier étroit, où la lumière du jour n'a pas accès. La chambre 17 n'est cependant pas difficile à trouver, en bordure des marches et n'appartenant à aucun palier. Je frappe. La porte s'ouvre aussitôt, comme mue par un déclic: on ne saurait imaginer de plus immédiate hospitalité! Hertel me serre la main, me prie d'entrer, de m'asseoir. Son affabilité, un peu maladroite, ne peut pas être apprise.

C'est sur le lit que je m'installe, car il n'y a qu'une chaise, et il n'y aurait pas de place pour une autre, tant la chambre est petite: six pieds par huit! Je me demande comment la fougue d'Hertel s'accommode d'un tel réduit. Et cette fenêtre qui donne sur un fond de cour intérieure plus sombre qu'un couloir! Je ne peux m'empêcher d'en passer la remarque.

—Mais j'ai tout ce qu'il me faut, me répond Hertel. Cette exiguïté favorise d'ailleurs le recueillement: je suis tout de suite en moi-même! Quand au paysage, il me distrairait. Quand je le veux, je vais le chercher dehors. De toute façon, j'ai horreur du confort. En quittant l'Amérique, j'ai dit un joyeux adieu à la civilisation des w.c.

A mesure qu'il parle, j'observe cet homme qui ne s'embarrasse en effet d'aucun artifice. Petit, maigre, le corps n'a pas de peine à disparaitre sous la présence chaleureuse de l'esprit.

—Je suis venu vous voir, commencé-je soudain, pour vous demander certains éclaircissements. Au Canada, on ne semble pas fixé à votre sujet...

—Je ne le suis pas tout à fait moi-même, reprend Hertel avec un sourire, et c'est là sans doute le scandale. Au Canada, on refuse à un homme le droit de s'interroger. Comme si la vérité n'était le fruit de la recherche! Comme si la certitude ne supposait pas un doute préalable! Mais puisque notre auguste province de Québec a interdit l'erreur une fois pour toutes, ne soyez pas surpris si en même temps elle a chassé la vérité.

Hertel se roule une cigarette, qu'il consume presque toute en l'allumant.
—Nnous prétendons, continue-t-il, être de parfaits catholiques, mais nous ne sommes pas des hommes, nous avons peur de l'Homme. Le catholique n'est-il pas pourtant l'Homme par excellence? N'est-il pas celui qui relie à la divinité toute l'humanité? Chez nous, seuls sont promis à la vénération publique ceux qui ont cessé d'être des hommes, c'est-à-dire qui ont cessé de penser, de chercher, de progresser, de vivre.
—Mais si nous méprisons tout ce qui est humain, objecté-je, du moins pouvons-nous nous glorifier d'être tout à Dieu!
Hertel serre les dents. J'ai sans doute blasphémé!
—Tout à Dieu? Tout à Dieu? Mais comment voulez-vous que nous soyons tout à Dieu si nous haïssons l'Homme? Si nous haïssons ce que Dieu a aimé jusqu'à la mort? Et puis, ne vous en faites pas, ce n'est pas Dieu qui nous intéresse, ce n'est même pas l'Eglise, mais le pouvoir clérical devant lequel tout s'incline! Nous ne servons pas Dieu, nous nous servons de Lui pour satisfaire quelques misérables ambitions de juge et de bourreau. Au nom de Dieu, nous sommes heureux de condamner le genre humain. Et l'on va dire que nous sommes le peuple le plus catholique de la terre? J'ai plutôt l'impression que c'est chez nous que le catholicisme est le moins authentique, le plus menacé de disparaître!
Hertel se roule une autre cigarette. Je lui demande si son devoir n'est pas justement de dire aux Canadiens-Français leurs quatre vérités.
—Voilà vingt ans que je m'applique à cette tâche! Vingt ans que j'essaie d'éclairer les jeunes, de les libérer de cette monstrueuse prison où l'on tente de toutes parts de les enfermer. Vous savez comment on me remercie: en faisant courir à mon sujet les plus odieuses rumeurs.
—Mais votre œuvre ne se situe-t-elle pas au-dessus des calomnies, au-dessus même des remerciements? Puisque vous ne travaillez pas pour vous... Et puis, peut-être vous abusez-vous sur le nombre de vos ennemis...
Hertel lève le bras, comme pour m'arrêter.
—...qui sont moins nombreux que vous aimez à le croire? Vous avez, d'autre part, beaucoup plus d'amis que vous ne pensez. Tous ces jeunes qui, depuis vingt ans, vous ont témoigné leur confiance continuent de vous admirer. Mais ils ne vous font pas l'injure d'être toujours de votre avis. Ne leur avez-vous pas appris à être libres?
Hertel ne répond pas tout de suite. Ce morceau de silence à l'intérieur de la chambre s'empare de mes derniers mots.
—Libre, libre, reprend Hertel, songeur. Y a-t-il mot plus noble, et plus tragique? Et vous avouerai-je qu'il n'y a pas pour moi d'autre problème que celui de la liberté?...
—...
—J'ai quitté mon pays pour être libre, et quarante ans de ma vie. J'ai même abandonné la vie cléricale, pour laquelle je n'étais pas fait.
—Sur cette dernière question, il n'y avait donc pas à hésiter, opiné-je modestement.
—Mon premier devoir était en effet envers moi-même.
—La vocation religieuse serait donc une vocation à soi-même?
—Comme toutes les autres vocations, souligne Hertel. Mais chez nous, on ne croit pas à la personne humaine. On manufacture les prêtres en série. Plus il y en a, mieux c'est. Voyez aussi notre clergé: de bonnes gens, mais combien de véritables *prêtres*? Quant à moi, j'ai cru qu'il valait mieux avouer une erreur à quarante ans que la trainer encore indéfiniment. Et j'en ai profité pour faire d'une pierre deux coups: en même temps que la robe j'ai quitté le pays. Je peux maintenant me donner à mon œuvre en toute liberté.
—Votre œuvre?
—Mais mon œuvre littéraire, réplique Hertel. Je suis tout de même un des rares écrivains canadiens à avoir publié une douzaine de livres. Le

nombre n'a pas d'importance, règle générale. Sauf que chez nous, les écrivains ne persévèrent jamais. Un ou deux bouquins, et c'est fini.

—Prévoyez-vous que vos livres prendront maintenant une orientation différente?

Hertel allume une troisième cigarette, qu'il a soigneusement roulée et qui subit sans trop de dommages le feu de son gros briquet. Ma question, sans doute indiscrète, demeure sans réponse; je la reposerai tout à l'heure. Mais dorénavant, il ne saurait plus s'agir de discrétion. Je décide donc de me faire plus pressant:

—Au Canada, vous avez voulu redonner à notre christianisme une vigueur nouvelle. En nous faisant comprendre l'Homme, vous nous avez fait aimer Dieu. Mais un Dieu qui ne ressemblait pas à celui qu'on nous avait jadis imposé, un Dieu d'amour plutôt qu'un Dieu de crainte, un Dieu du ciel et de la terre plutôt qu'un Dieu de l'enfer. Si bien, que, grâce à vous, nous pouvions aller à Lui sans passer par Eux! Quelle magnifique liberté que la nôtre et quelle tâche difficile que la vôtre, d'autant plus délicate que vous faisiez alors partie du corps clérical! Mais aujourd'hui que vous n'en faites plus partie, ne pensez-vous pas, Hertel, que vous seriez en meilleure posture pour reprendre votre enseignement?

—Fini avec l'enseignement. Je vous ai dit que je ne voulais plus qu'écrire.

—Mais il n'y aurait plus d'opposition entre ces deux tâches. Votre œuvre littéraire, qui n'a jamais pu s'intégrer à votre pensée profonde — et qui a souffert à cause de cela d'une certaine diversité — retrouverait maintenant son aplomb et son unité. Elle pourrait se confondre avec ce que nous appelons votre enseignement, lequel jusqu'à présent n'est parvenu à s'exprimer pleinement qu'en dehors de vos livres. Puisque vous êtes libre maintenant de parler, l'écrivain pourrait rejoindre l'homme.

—Mais je suis encore plus libre ici!

—Toute œuvre a besoin pour s'édifier d'une résistance à vaincre: celle-ci, chez nous, vous est offerte comme un cadeau.

Hertel n'a pas l'air content. Sa chambre minuscule s'emplit d'une fumée sans cesse renouvelée.

—Merci pour le cadeau!

—Il y a liberté et liberté, m'empressé-je de poursuivre. Vous avez droit de vous libérer des contraintes qui vous paralysent. Et je suis le premier à vous approuver d'avoir laissé l'état ecclésiastique. Mais il y a des contraintes qui sont salutaires parce qu'elles favorisent la pensée et l'action; davantage, elles les conditionnent. De celles-là, avez-vous le droit de vous défaire? Car alors elles se déferaient de vous. La preuve en est dans votre dernier roman, où vous êtes obligé de vous reporter au Canada français. Et même lorsque l'action se passe à Paris, les données intimes du problème demeurent foncièrement canadiennes. Non que le thème ne soit pas universel, mais le centre nerveux de votre livre, son point d'appui, sa résistance secrète, c'est encore le Canada qui vous les fournit. C'est lui qui, malgré vous, vous nourrit. Nourriture amère, bien sûr, mais nécessaire, et qui vous est encore spontanément accordée, tandis que dans quelques années vous serez obligé de la reconstituer artificiellement. Je vous demandais tout à l'heure quelle orientation vous comptiez donner à vos livres. Est-ce que...

—Est-ce qu'on sait la direction précise que va prendre l'œuvre d'art? Cela se fait obscurément, à l'insu même du créateur.

—Mais croyez-vous, Hertel, que votre œuvre ait à se situer sur le plan artistique proprement dit? Je la vois plutôt sur le plan spirituel, beaucoup plus près de Bernanos, per exemple, que de Valéry — si de pareils rapprochements ne vous choquent pas! Dès lors, elle est inséparable de la communauté d'hommes où elle a pris naissance. Je pense encore à Bernanos qui, après plusieurs années d'exil volontaire, a senti la nécessité de revenir en France...

—Pour y mourir!...

—Chez vous, les mots ont beaucoup moins d'importance que les signes qu'ils nous font aux approches du cœur. Signes violents, chargés d'ombre et de colère, mais projetant au loin leur silhouette lumineuse. C'est encore votre pays qui peut, le mieux, donner à ces signes leur indispensable précision.

Hertel ne semble pas touché. Un haussement d'épaules. Une moue:

—C'est très joli tout cela, mais voilà, c'est trop joli. Vous, vous êtes encore jeune et vous pouvez vous payer le luxe d'une illusion, rêver à quelque idéale réalisation. Moi, j'ai éprouvé jusqu'à la lie les limites de notre province. Et vraiment, là-bas, c'est trop petit!

Hertel soupire, se roule une autre cigarette, qu'il n'allume pas. Je me lève et le remercie. Et comme je sors:

—Surtout, n'allez pas annoncer que je reviens au Canada!

Roger ROLLAND

Les Livres

"LA FIN DES SONGES"

Robert Elie vient de nous donner le plus grand roman qu'ait depuis quinze ans produit notre littérature. Si demain l'histoire littéraire doit pratiquer à l'année 1950 une coupe verticale et explorer la géographie romanesque qui précède cette frontière imaginaire, elle sera, je n'en doute pas, amenée à reconnaitre qu'un sommet inespéré mais pourtant attendu vient d'être atteint par *La Fin des Songes.* L'ouvrage l'emporte de loin, en profondeur et en retentissement, sur tout ce qui s'est fait jusqu'à maintenant.

Il est frappant que cet important roman soit l'œuvre d'un critique, ou enfin d'un jeune écrivain qui excellait d'abord comme critique. Il est plus frappant encore que cette admirable *Fin des songes* soit le premier roman de Robert Elie. Je vois dans cet étonnant succès une revanche éclatante de l'esprit critique sur la consécration d'une hiérarchie littéraire où le conformisme de l'art est tout-puissant sur l'imagination romanesque. J'aperçois surtout une décisive conquête de la création vers la maturité, le signe certain de son affranchissement vers la possession d'un art original. *La Fin des songes*: ce titre pourrait marquer avec quelque insolence un nouveau chapitre de notre littérature. Il est significatif que l'élu du prix David soit contemporain du lauréat du prix du Cercle du Livre de France. Grandeur et misère du demi-siècle de nos lettres.

"*Nous entrons dans la nuit, Louise; tu es tendue et je doute souvent, mais sommes-nous vraiment trop pauvres pour remporter cette très simple victoire sur nos mauvais rêves?...Je suis convaincu qu'il est inutile de chercher en nous-mêmes l'apaisement de notre inquiétude. Il faudra surprendre la vie, la rejoindre au-delà du désespoir. Et si nous tombons dans le vide? Eh bien! nous aurons gaspillé notre dernière chance et nous saurons que la lutte est inutile. La mort, Louise, quand elle est inévitable, ne doit pas nous effrayer. Si vraiment nous allons à sa rencontre, qu'elle nous apparaisse le plus tôt possible...* "Voilà sur quel ton pathétique est engagé le drame de *La Fin des Songes.* L'accent d'exaltation où il s'achève ne peut nous tromper: il s'agit bien d'une expérience de vie et de mort. Le frémissement de la voix annonce déjà le silence et l'immobilité. Marcel Larocque qui vient d'écrire ces lignes dans son *Journal*, sait maintenant qu'il a choisi. Il tente de jouer sans tricher, dans un monde où chacun triche. Avec une amère lucidité, il veut dissiper les apparences de la vie. Au-delà l'attend la mort.

Dissiper les apparences, exorciser des fantômes: tel est le dessein central de *La Fin des Songes.* Ce dessein suit une ligne admirablement nette, sa pente tragique, du sentiment de l'impuissance à l'acceptation exaltée de la mort. Le mouvement de l'ouvrage mime exactement le progrès de la passion. Et toute passion, même mortelle, trouve à travers son accomplissement une voie imprévisible qui débouche au cœur de la vie.

Mais quelles apparences? quels fantômes? C'est cela précisément que Robert Elie s'est appliqué à définir, en critique qu'il est, plutôt qu'à nous faire sentir, en romancier qui s'apprend. Et seul jusqu'à présent dans notre littérature (Ringuet n'avait fait que trouver les personnages du drame, avec son *Poids du jour*) il a jeté quelque clarté décisive sur la psyché parti-

culière du bourgeois moyen. A travers le drame de Marcel, et au-delà de l'évasion désespérée que représente sa mort, apparait peut-être le salut spirituel de ce bourgeois. Le sentiment d'impuissance fondamentale interdisait sans doute au héros de surmonter le goût de l'irrémédiable démission et rendait inutile la conquête de la lucidité. Mais cet échec particulier est déjà lui-même une leçon d'énergie. Il dénonce la grande trahison bourgeoise, le péché contre l'esprit lui-même, qui ronge secrètement notre vie spirituelle, et déjà nous enseigne la condition d'un redressement qui emprunte la porte étroite de la solitude fraternelle.

La solitude, une affreuse solitude hostile à la vie même qu'elle appelle de toutes ses forces : telle est bien la clé de la création romanesque dans *La Fin des songes*. Elle ouvre à la conscience tout le champ du monde intérieur, du royaume d'une mystique intellectuelle, et lui restitue à travers l'opacité du réel la claire imagination d'une conversion spirituelle. C'est une loi de la lucidité que ses conquêtes ne s'obtiennent que dans le sentiment d'une absolue singularité. "*Il arrive un moment où il nous faut nous interroger sur notre vie. Nous nous apercevons qu'elle ne conduit nulle part... Nous sommes seuls dans l'avenir ou, plutôt, tout notre avenir est ce que nous sommes. Pour la première fois, nous comprenons que personne d'autre que nous-mêmes ne peut nous sauver ni nous soutenir.*" Chaque homme représente un devenir particulier, dont la différence essentielle l'isole dans le monde des vivants. Lui seul peut définir son identité, construire sa vie intérieure dans un accord constant avec le rythme du monde. Si le possible seul est sa mesure, il tend sans cesse à "*faire entrer la vie sous les réflecteurs*", à lui faire "*accepter tous les risques de la liberté*". Au-delà de la médiocrité d'une existence tout entière dépensée dans l'inconscience et le mensonge commence le travail fécond de l'affirmation de sa différence. Le drame de Marcel n'est nul autre que celui de l'homme qui se reconnait et descend au plus profond de lui-même pour retrouver intact l'appel au bonheur humain, la vocation à une dure maturité. La solitude apparait comme le rituel de cet exorcisme et de cette conquête.

Mais comment "*retrouver un sens à sa vie*" sans rejoindre quelque part la vie elle-même? Comment se connaitre et se posséder sans sortir de soi, et connaitre et posséder le monde? Elie parait avoir admirablement senti la nécessité psychologique et méthaphysique de franchir les limites individuelles pour atteindre à la plénitude de la vocation sublime du vivant. Marcel a dû traverser une longue crise de pauvreté spirituelle et de dénuement moral avant d'apercevoir cette vérité. A travers la souffrance, retentit l'appel de la vie. Au sentiment d'une résurrection après un très long sommeil succède l'angoisse du pouvoir vivre hautement. A ce moment précis du drame se joue le salut ou la mort de Marcel. Oui, comment vivre? comment se maintenir dans l'état de ferveur nécessaire pour porter sa vie à une certaine qualité de grandeur, jusqu'à la limite du souffle humain? Toute la question est de savoir si l'exaltation spirituelle est le signe certain de la passion, de la durée, de la perfection intérieure. Car précisément le sentiment de cette grandeur annonce quelques fois d'éclatantes conquêtes sur soi-même dont seuls le héros, l'artiste ou le saint connaissent avec certitude le retentissement.

Mais Marcel Larocque n'est ni un héros ni un saint. Il ne demande point de voir, mais de trouver un sens à sa vie. Il cherche dans les ténèbres. Aussi son *Journal* serait-il une longue démarche vers la possession, sinon la connaissance de soi, vers la vie sinon vers la lumière, si le travail de la lucidité — d'une lucidité corrompue par le sentiment de son impuissance — ne transformait en expérience intellectuelle le meilleur de sa passion. Il faut se souvenir du miroir, où Marcel reconnait l'image de sa médiocrité, de l'absence au cœur même de sa vie. A la naissance de la catharsis apparait le signe de la mort, dans le dégoût profond de soi-même. Tout le progrès de la lucidité, par la loi d'une logique imprévisible, se cristallise autour de cette figure, de ce double devenu étranger. Marcel ne cherche pas un autre possible

lui-même, mais s'acharne à ressusciter l'adolescent exalté qu'il fut, et qui a cessé de vivre. Il s'efforce de comprendre alors qu'il faut croire. Il se définit encore dans le temps qu'il faut vivre.

La brève et violente liaison avec Louise ne peut être que pathétique. Marcel n'a pas renoncé à se connaître, hésite au moment même de franchir ses propres limites. L'expérience du monde saura-t-elle le délivrer? L'anéantissement de l'amour pourra-t-il aliéner cette haine de soi et en même temps briser le cercle de la solitude? C'est la démarche ultime. Que l'effort de lucidité soit un échec, Marcel ne peut le voir clairement, mais il sent d'instinct la distance qui le sépare encore de la vie. Il lui faut être soutenu de l'extérieur: comment se construire? sinon dans la fraternité. Voilà le sens de cette tentative désespérée, celui qu'enfin parait avoir voulu lui donner Robert Elie. Mais comment ne pas imaginer à travers le goût de la vie une volonté obstinée de destruction, une sorte de fascination de la mort. (Dans cette perspective, l'idiosyncrasie de Marcel présenterait une situation fort analogue à celle du Joseph de *Moira*, de Julien Green.) Les deux sentiments, de la vie et de la mort, obéissent à des logiques simultanées et contradictoires. La conversion de Marcel se joue dans l'absolu de la conscience. "*Tu es horrible*!", crie Louise avec mépris, après une nuit d'ivresse. Et Marcel qui a retrouvé l'homme du miroir, et son irrémédiable solitude, marche déjà, son inutile cahier sous le bras, à la rencontre avec lui-même. à la confrontation de la mort.

Impuissance à se posséder, impuissance à posséder le monde. *La Fin des songes* est à la limite de l'expérience de libération spirituelle. Le passé verse dans l'avenir et ferme tout horizon. Mais comment continuer de porter en soi un étranger, un personnage déjà mort, si le salut ne peut désormais plus venir que des autres? Avec l'échec de la Fraternité est réduit tout espoir de vie intérieure et personnelle. La mort apparaît comme la seule délivrance possible, l'évasion parfaitement désespérée.

"Tout recommence parce que tout est accompli". Peut-être la mort de Marcel n'est-elle pas inutile. Il y a les vivants, mais que vaut la tragique expérience d'un homme pour son semblable? Seule une fiction éthique justifie la rédemption de Bernard et des autres. Tenter de vivre, cela ne s'apprend pas autrement que par la présence de sa propre mort. La solitude d'un homme rend incommuniquable le témoignage de sa victoire ou de son échec. On ne se sauve jamais que dans la plus absolue désolation spirituelle: tel est le destin de l'homme qui accepte la grandeur et la misère de sa condition.

Cette *Fin des songes* ressemble étrangement par son dessein au traité d'un moraliste. Le résultat obtenu sur le plan de l'art et de la création dépasse toutefois infiniment la rigueur critique d'un essai. C'est le document le plus significatif encore versé au dossier de notre psyché spirituelle. C'est aussi l'avènement d'une création romanesque exemplaire, et l'affirmation d'un romancier pénétrant. Aucun autre écrivain, et avec une telle autorité, ne nous avait encore permis de tels espoirs.

Maurice Blain

"LE COEUR NET"

Comme *Vol de Nuit*, *Le Cœur net* met en scène un pilote de ligne (Delso), une femme (Hélène), le directeur de la Postale (Van Helsen). La trame générale des deux romans est sensiblement la même. Mais là finit la ressemblance, car les intentions des auteurs sont profondément différentes. Là-haut, les pilotes de Saint-Ex découvrent la terre des hommes: celui de Chris Marker y devient égal à lui-même, à son destin d'homme.

A la suite d'un accident d'avion, Van Helsen a été autrefois recueilli par une famille américaine. Les enfants de la maison, Joel, Jerry et Jour,

l'ont initié, l'en ayant jugé digne, à leur mythologie. Depuis ce temps, Van Helsen obéit aux lois de la Trinité sauvage, des trois kobolds, de l'oiseau-pipe. Le monde n'a pas plus de sens qu'un jeu d'enfant : l'un et l'autre ont cependant des exigences qu'il faut affronter sous peine de n'être pas un homme, de ne jamais connaître la véritable communion humaine, la "tendresse virile dans l'absurde".

Pour ceux-là seuls qui ont le cœur net, la vie prend une valeur, mais non un sens : "Car enfin, dit Van Helsen, soyons sérieux. Si l'on définissait notre action en termes, heu… objectifs, nous relèverions du cabanon : Faire tuer des hommes pour porter des lettres !" Delso a relevé le défi de l'absurde, il a profité de l'occasion que lui offrait le directeur de la Postale. Les dangers du vol de nuit, les tête-à-tête avec la mort, lui sculptent peu à peu un visage viril. D'autres se réalisent, s'expriment, par d'autres moyens : Joel par la musique, Hélène par l'amour… "Si l'on venait me demander maintenant ce que j'ai fait dans ma vie, dit Van Helsen, je ne répondrais plus *une ligne aérienne*, mais *des occasions de courage*. De même que, si j'avais choisi une autre vie, si je m'étais soucié des femmes, si je m'étais marié, je répondrais *des occasions de bonheur*."

Pour Marker, bien mieux que pour Chardonne, "l'amour, c'est beaucoup plus que l'amour". Il n'est pas un prix de consolation. Il n'appartient qu'aux forts, à ceux qui le nourrissent plutôt qu'à ceux qui s'en nourrissent. Ganna, une jeune Italienne en exil, l'apprend à un étudiant suisse qui lui fait la cour. "Il n'y a que de toi, dit ce dernier, que je souffrirais d'être séparé. — C'est bien ce que je pense", dit-elle. Et l'étudiant partira pour un aéroport de la jungle. Pour conquérir Ganna, il lui faut traverser d'abord les épreuves de la séparation, de la solitude et de la peur.

"Un grand amour, dit Van Helsen, pour moi, ce serait comme une grande injustice — comme les soldats qu'on sort des rangs pour faire un exemple. Deux êtres pris au hasard, chargés de tout l'amour du monde, à leurs corps défendants, si j'ose dire… Contre leur but, contre leur bonheur, tant pis : fusillés par les anges."

Bienheureux les hommes au cœur net, dit Chris Marker. Ceux pour qui l'amour et l'amitié ne sont ni complaisance, ni complicité ; ceux pour qui la chasteté est l'effet d'une surabondance amoureuse ; ceux qui ne se tiennent quittes envers le monde qu'après avoir beaucoup travaillé ; ceux pour qui la contemplation est l'aboutissement, la forme suprême de l'action. Ceux-là ne mourront pas sans avoir fait aux autres le don d'un vrai visage, d'une parole authentique. "Nous sommes nés pour un seul mot", dit Van Helsen. Ce mot-là, Delso l'a prononcé. Il l'a payé de sa vie. Ce n'était pourtant que le prix convenu, le juste prix. "La mort, dit Van Helsen, est la seule chose certaine et la seule qui surprenne. On pourrait dire également que la connaissance des autres est la seule chose nécessaire et la seule interdite. Et sans doute s'agit-il de la même chose…"

Réginald BOISVERT

La Peinture

QUARANTE IMAGES DE BORDUAS

La vie est belle, n'en doutons plus. Nous venons d'en recueillir quarante images inépuisables, où elle apparaît et joue dans la lumière pour la joie des spectateurs qui avaient presque consenti à l'ombre.

Cette fois encore, la surprise nous vient de Borduas, événement heureux dans ces jours où même les catastrophes sont attendues, et tellement

attendues qu'elles se dérobent à la réflexion. Que pouvons-nous dire de la guerre de Corée ou de l'invasion du Tibet? Simples effets dont il ne faut même pas chercher la cause dans la lutte entre de grands Etats ou entre des doctrines précises, mais plus loin encore, en nous-mêmes, peut-être entre l'ombre et la lumière. Nous voici donc ramenés aux poètes et je m'empresse d'inscrire l'acte de présence de l'un d'eux avant que *Cité libre* n'aille sous presse.

Borduas a convoqué chez lui ses amis, et les amis de ses amis, les 18, 19 et 20 novembre. On aurait cru qu'il enfermait son message dans une bouteille pour la jeter à la mer d'une île lointaine. On avait tort : il n'y avait pas d'île, pas de mer, et la communication a été immédiate. Pourquoi sommes-nous portés à exagérer les distances? Pourquoi prêtons-nous tant d'attention aux bruits de la rue et, surtout, à la rumeur de cette avenue mal famée que l'on appelle l'histoire? Avouons que la réponse est souvent plus généreuse qu'on ne s'y attendait et que le présent permet encore les plus belles aventures.

Je ne connais personne qui n'ait été immédiatement conquis par ces quarante images de Borduas, élaborées dans le silence et projetées au point le plus extrême de la tension, images joyeuses pourtant, et brusques rappels au réel. Une trop rapide lecture de ces aquarelles a suffi à nous faire au moins pressentir la profondeur d'une offrande lyrique qui est le miracle indéfiniment renouvelé de l'intelligence amoureuse.

Voici un jardin marin, coquillages que le pinceau délie, entourés de formes d'où jaillissent des signes irrécusables de l'aventure humaine. A quelques pas de ce jardin, ce sont trois mobiles dans un espace mouvant, et, par le jeu des couleurs et des distances, ce mouvement devient repos ou, plutôt l'exacte représentation du libre épanouissement de l'être. Plus loin encore, la vie éclate, mais saisie dans son jaillissement même; les débris tranchants définissent l'espace où se marque à tout jamais le moment du départ. Voici, enfin, la vie dans sa chaleur animale, mais tout bouge dans cet espace si rempli et, après un moment d'attention, l'esprit s'éveille et c'est le mouvement même de son amour qui nous bouleverse.

La lumière est ici la matière d'une forme imprévisible, et la seule vraie. Toute forme préconçue est abstraite et vide, et le peintre qui s'emploie à l'éclairer du dehors se livre à de vains exercices de composition, se référant à des règles et n'obéissant pas à un besoin intérieur, affirmant une esthétique et des vues de l'esprit, et non pas une personnalité et ses visions du monde. Il n'est pas étonnant que tout commence par la lumière pour le peintre, tandis que le spectateur partira de la forme : à l'achèvement du tableau, le renversement des valeurs s'est accompli.

Ces images de Borduas méritent mieux que d'aussi rapides notations, et il y en a quarante qui sollicitent notre attention. Des amis en ont apporté plusieurs. Pouvait-il en être autrement? Mais espérons qu'elles réapparaîtront chargées de toute l'amitié qu'elles appellent, car il existe encore d'autres amis inconnus.

Avant de quitter ce vitrail de la passion du poète, notre mémoire nous propose tant d'autres images vives qu'il nous a offertes depuis dix ans. Quand les recueillerons-nous toutes? A quand cette rétrospective injustement retardée? J'attends avec impatience cette épreuve car il suffira d'ouvrir les yeux pour comprendre que nous possédons l'un des plus pénétrants poètes de notre temps.

Robert ELIE.

Le Théâtre

ROBERT PREVOST
OU LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS

— Décorer, c'est servir. Au théâtre, c'est servir un double maître: l'auteur et le metteur en scène. En matière de goût, le décorateur n'a pas de préférence. Il a le goût du patron à deux têtes: romantique avec les romantiques, classique avec les classiques. C'est essentiellement un disponible. Une respectueuse. Son rôle est de s'effacer. Parfois, il doit s'effacer en grosses lettres! Ce sera le cas s'il fait la décoration de *Faust* pour un stadium.

Et il est vrai que Prévost, ces derniers temps, a surtout construit des décors de grandes dimensions.

— Je porterai à penser que c'est dans le plantureux seul que je me sens à l'aise. Dieu sait pourtant aussi combien j'aime travailler pour une scène discrète et pauvre.

Bien peu auront vu le décor de Prévost pour un nô japonais présenté le printemps dernier par une troupe d'amateurs. Un climat prodigieusement dépouillé et environnant: une cabane de paysan dans les montagnes. Et la neige était suggérée à l'avant-scène par des cordages obliques.

Mais songeant aux décors à grand déploiement qui exigent pas mal de moyens scéniques (constructions, toiles peintes, table tournante parfois), ne peut-on pas objecter que la règle classique est toujours vraie: faire beau avec le plus petit nombre de moyens possible?

— Sans doute qu'il ne faut pas multiplier les moyens inutilement. Seulement, il faut bien décorer une pièce selon son style! Une pièce italienne ou romantique défendent justement de ménager les moyens. Puis surtout, je me persuade qu'un décor n'est pas moins beau pour la simple raison qu'il fait appel à des moyens nombreux. C'est vrai pour n'importe quoi. Il y a autant de chances de faire beau avec beaucoup qu'avec peu. Toute la question est de dominer ses moyens. Le superflu seul est mauvais. Pour moi, c'est là le sens de la règle classique: quel que soit le nombre de moyens employés, rester dans sa fonction et ne jamais excéder dans l'inutile.

(La question qui suit se devine aisément.)

— Bien! le décor a deux fonctions... Oui, c'est à peu près ça: d'abord créer l'atmosphère, et ensuite servir l'acteur. Pour l'atmosphère, il ne s'agit pas de servilité, bien entendu. Si l'histoire se passe dans la Turquie du XVme siècle, que le spectateur n'attende pas du décorateur un cours d'archéologie (ou de génétique). Servir l'Histoire sans doute, mais par allusions. C'est l'art qui importe, et l'émotion du spectateur. Il est ému selon son goût, et c'est pourquoi il faut ramener un peu le goût ancien au goût moderne.

Le décorateur est un dessinateur, mais c'est aussi un homme de théâtre. Il doit connaître la discipline de l'un et de l'autre, et la technique. Comment dès lors servira-t-il l'acteur?

— Ce que le spectateur regarde, c'est la tête et les membres de l'acteur. Tout le reste ne se regarde pas mais s'aperçoit. Rien (à moins de nécessité), absolument rien ne doit détourner de cette attention. Le décor, les costumes, l'éclairage, qui relèvent du décorateur, doivent faire un. Ils n'ont d'autre raison d'être que d'amplifier la parole et le jeu de l'acteur. Le décorateur refait avec des matériaux ce que l'auteur a fait avec des sentiments.

Un bon décor est celui qui reste dans ces limites. Je trouve flatteur mais incompréhensible qu'on applaudisse un décor au lever du rideau. Comment peut-on savoir s'il est fonctionnel? Un décor ne se juge pas sans les acteurs dedans.

Le décorateur refait avec des matériaux ce que l'auteur a fait avec des sentiments. Il y a donc exagération nécessaire du côté du décorateur également.

— Et c'est pourquoi un décor réaliste est si faux. La pièce est artifice et le décor ne l'est pas. On voit la trahison. Le dramaturge exagère les sentiments, et le décorateur garde la température de la réalité. Tout le décor repose dans la suggestion. Je ne peins pas un arbre mais une idée d'arbre. Le spectateur fera le reste.

Le décor est artifice comme le théâtre dont il dépend. Oui, tellement artificiel que l'imagination a trop de liberté. En fait, le danger n'est pas de faire réaliste mais de faire extravagant. Tiens, veux-tu juger si une pièce est du bon théâtre? Demande-toi si tu peux la monter dans un décor artificiel, c'est-à-dire de simple suggestion. A cet égard, Asmodée de Mauriac me paraît bien peu dramatique.

Je demande enfin à Prévost quelles pièces il aimerait particulièrement décorer.

— Je projette de décorer la très belle *Reine morte* de Montherlant. Mais j'aimerais encore plus l'art à la fois rigoureux et libre de Shakespeare. Et j'aimerais tout à fait décorer et mettre en scène *Andromaque* dans un décor XXme siècle: table à café, deux chaises et pas mal de cigarettes (pour les menus besoins d'Hermione).

Œuvre de servitude et d'effacement, la décoration n'existe pas par elle-même, et le décorateur a bien peu de chances de dépasser les coulisses où il travaille. Grâce à Robert Provost, qui a monté si haut en si peu de temps, il faut croire qu'elle laisse quand même la valeur personnelle se faire jour, et que la parabole évangélique des premiers et des derniers s'applique une fois de plus.

Jean-Guy BLAIN.

Flèches de tout bois

NOS CLASSIQUES

Notre littérature souffre de ne pas avoir ses classiques. A qui la faute? Peut-être à ceux-là mêmes qui l'accablent d'un tel reproche. Car il s'agit, en somme, de s'entendre sur le mot *classique*, dont la signification peut s'élargir singulièrement, selon les siècles, les climats et les mœurs. Le classicisme n'est-il pas l'expression, en deçà de centaines normes indiscutables, de l'homme universel? Et l'homme universel doit-il se réduire à Malherbe ou à Boileau? Il y en a d'autres, qui ne sont peut-être pas aussi hautement raisonnables, mais qui n'en retracent pas moins l'image fidèle d'une nombreuse humanité.

Témoin les quelques lignes qui vont suivre, extraites du livre du R. P. Georges Bélanger, C. Ss. R., intitulé *Sur le Chemin du Roi*, et publié en 1948 à la Librairie Alphonsienne de Sainte-Anne-de-Beaupré. Le lecteur contestera peut-être la valeur des normes ici utilisées. Rappelons-lui alors que le symbolisme est depuis longtemps reconnu comme le moyen le plus efficace pour surprendre et séduire le lecteur.

Sur le Chemin du Roi révèle deux genres de symbolisme nettement discernables. Le premier se fonde sur l'univers extérieur, et plus précisement sur le monde industriel et mécanique. (Qu'on se souvienne de certaines peintures de Fernand Léger où des usines et des dynamos évoquaient magnifiquement la puissance de la cité moderne.)

> *C'est par cent petits trous que l'eau jaillit de la pomme de votre arrosoir; ce serait un travail à n'en plus finir de boucher tous ces petits trous, l'un après l'autre, pour supprimer le jet.*
>
> *Mais, si plus bas, il se trouvait un robinet que vous pouviez fermer, et supprimer ainsi d'un seul coup le jet entier, ne serait-il pas insensé de se fatiguer à fermer tous les petits trous?*
>
> *Fermez donc le robinet de votre volonté propre et dites: Seigneur, comme vous voulez; du coup, vous éteignez le jet de tous vos défauts; alors, plus de colère, plus de critiques, plus de murmures; c'est la paix. (P. 93.)*

Cependant le R. P. Georges Bélanger, C. Ss. R., a voulu se servir d'un autre symbolisme, qui lui permît d'explorer davantage le domaine illimité de la morale et de la sanctification. Cet autre symbolisme plonge dans le monde intérieur dont a si souvent parlé Freud. Quelques timorés ont souvent hésité avant de se risquer à la suite du grand

psychologue viennois, mais notre auteur sait où il va: il accorde le freudisme à la religion.

Quelques-uns ont vu dans les vocations religieuses un attentat à la vie du genre humain. Danger puéril; il ne manquera jamais d'épouses pour la graine et pour entretenir l'espèce, à condition que la semence ne tombe pas dans un sol vicieux. (P. 273.)

Voici un autre exemple de ces aventures audacieuses et pénétrantes dans le monde obscur de la chair:

Trop souvent, le matin des noces l'accessoire l'emporte sur le principal.

Une jeune fiancée, très pieuse, se dirigeait ce matin-là vers la sacristie au bras d'un oncle qui devait lui servir de témoin, pour entendre la lecture du registre avant la cérémonie. Sa robe s'allongeait d'une traîne qui ne finissait plus.

L'oncle, le pas un peu lourd peut-être, par mégarde, mit le pied sur l'appendice démesuré.

Ce fut un désastre. Eplorée, la pauvre enfant regarda le Père qui attendait les époux:

—Ne vous troublez pas, dit le Père. Vous avez un bon esprit, un beau cœur... La queue n'a rien à voir avec le sacrement que vous recevrez dans un instant.

—Merci mon Père, je suis consolée tout à fait maintenant. (pp. 226 - 227.)

LE BIEN COMMUN BIEN ENVISAGE

Comme dirait Pascal, le bien commun est la chose au monde la mieux partagée... On y vient de partout, même du Comité de la Ligue catholique. C'est le cas de monsieur Maurice Bourbonnière, candidat de la première heure à la mairie de Montréal, qui a retiré sa candidature le jour de la mise en nomination. Voici la déclaration qu'il remit alors aux journalistes:

"Après mûre réflexion, j'ai décidé de ne pas déposer mon bulletin de présentation à l'élection du maire de Montréal. J'en suis venu à cette conclusion, d'abord après avoir assisté à la réunion du Comité de la Ligue catholique, tenue à l'hôtel Windsor, dimanche dernier, où le R.P. L. Lachance, O.P., a exhorté les candidats à envisager le bien commun.

"Ensuite, j'ai trouvé de très basse politique les paroles agressives lancées dernièrement contre Son Honneur le maire de Montréal par l'autre candidat. Enfin, toujours pour atteindre au bien commun, je ne veux pas faire d'opposition au maire actuel de Montréal, étant donné qu'il a l'appui de tous les membres de l'exécutif et de la grande majorité des conseillers."

Maurice BOURBONNIERE

On ose espérer qu'une vertu si obligeante ne restera pas sans récompense. La recherche du bien commun n'est d'ailleurs pas nécessairement incompatible avec celle du bien particulier.

R. B.

Collection de l'archiviste

CITE LIBRE

Vol. 1, no 2 Février 1951

Equipe de la Revue

Maurice BLAIN
Guy CORMIER
Réginald BOISVERT
Jean-Paul GEOFFROY
Pierre JUNEAU
Roger ROLLAND
Gérard PELLETIER
Pierre-Elliott TRUDEAU

Administration: 3492 Prud'homme, Montréal

28 ALLIED PRESS, MONTREAL.